

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

L'ACTIVITE SUR TOUT LE FRONT



ECLATEMENT D'UN 240 FRANÇAIS SUR LES PREMIÈRES LIGNES ALLEMANDES



SOLDATS SIGNALEURS A LEUR POSTE



LES RUINES DE L'ÉGLISE DE FRISÉ



UNE SECTION DE BRANCARDIERS SE DIRIGEANT VERS LES LIGNES

Les troupes françaises sur la Somme ont obtenu, grâce à nos nouvelles méthodes de combat, des résultats tels que notre gain excède sensiblement celui qui fut acquis par nous en Champagne lors de l'offensive de septembre dernier. « Nous avons à faire des efforts surhumains », déclarent les Allemands en parlant de cette ligne de bataille aussi bien d'ailleurs que de celle de Verdun où leur tentative est également enrayée par notre offensive déterminée.

LA CLEF DES SIGNES

Il faut reconnaître que le *Bulletin des Armées de la République* a rendu un bon service en donnant, dans un de ses derniers numéros, non pas *La Clef des Songes*, mais *La Clef des Signes*, telle qu'elle a été forgée pour les besoins du service en campagne.

Cette clef manquait. La lecture des informations devenait intelligible sans cette clef. On trouvait tout à coup, en tête ou au milieu d'un article, quelques majuscules énigmatiques pêchées à la cuiller, semblait-il, dans le Potage des Bohés, où toutes les lettres de l'alphabet sont jolies pêle-mêle.

Qu'est-ce que voulait dire, par exemple, l'examen du D. M. A. P. ? Comment percer le mystère de cet L. E. E. T. A. ? A qui s'adresser pour trouver un sens à A. L. G. P. ?

On cherchait des yeux, instinctivement, la main fermée, index tendu, qui invitait à *Parler au concierge*. Il n'y avait pas de concierge. Il fallait le plus providentiel des hasards pour qu'on apprît que D. M. A. P. signifie Dépôt de matériel automobile et de personnel; L. E. E. T. A., Inspection permanente des études et expériences techniques de l'artillerie; A. L. G. P., enfin, Artillerie lourde à grande puissance.

Dieu merci, notre incertitude cesse. Il y a un concierge. Il est au *Bulletin des Armées*, au fond du corridor. Entrez sans frapper. Tournez le bouton, s. v. p. et l'on vous renseignera sur toutes les abréviations qui paraissent incompréhensibles. Affaire d'habitude. Instruction à compléter en peu de temps. La table des logar., pardon! des logoglyphes, publiée par le *Bulletin*, ne mentionne pas beaucoup plus de cent soixante expressions, somme toute. Elle en omet, soit! Millions deux cents, chiffre rond. Ce n'est pas la mer à boire, c'est l'alphabet à démêler. La Clef des Signes est faite pour cela. Toutes les serrures qu'elle n'aurait pas ouvertes le seront. Consulter les suppléments.

Ah! qu'il est loin tout de même le temps où la langue française ne tolérât ces abréviations qu'à titre exceptionnel! Je croyais que l'une des plus anciennes ne remontait qu'à une soixantaine d'années et je viens d'être démenti par *La Chronique indisciplinée* de 1818, attribuée à Ragueneau de la Chainaye.

Voici ma découverte: « La compagnie d'assurance mutuelle contre l'incendie ayant fait apposer sur ses plaques les quatre lettres M. A. C. L., par laquelle elle a cru exprimer: *Maison assurée contre l'incendie*, bien des badauds ont cherché le sens de ces mystérieuses initiales... Un provincial tout nouvellement arrivé et qui cherchait partout sa femme, s'écria, comme Archimède: « Je l'ai trouvée! Mon *Adèle couche là!* Etc., etc. »

La suite est un peu vive, passons.

Le détail à retenir, c'est que la plaque indicatrice M. A. C. L. fut apposée pour la première fois sur les immeubles vers 1817 ou 1818. Un centenaire encore à bientôt célébrer!

L'abus, toutefois, ne date guère que d'une quinzaine d'années. Il a commencé avec le siècle. On s'est soudain aperçu des facilités que l'usage des abréviations offrait aussi bien dans les ordres écrits que dans la correspondance et le langage courant. Le monde des sports, un des premiers, jongla avec les lettres de l'alphabet. L'émulation fit le reste. On vit croître, multiplier et tout envahir les rébus autrefois relégués à la quatrième page et dans la Petite Correspondance des journaux. Il y en eut sur les murs, sur les portes, sur les parements et sur les casquettes. On se débatta à qui mieux mieux.

Chose plus grave, les maîtres de l'enfance et de la jeunesse suivirent le mouvement au lieu de l'enrayer. Ils nous parlèrent de leurs A. et de leurs Petites A. (Amicales). La dernière assemblée générale de l'A.I.D. (Association d'Instituteurs Diplômés), a été présidée par mon vieil ami M. D., de l'A. F., je veux dire Maurice Donnay, de l'Académie Française. Et son discours débutait ainsi: « Nous sommes à l'époque où l'instruction est un honneur. Un illettré excite l'étonnement et presque l'horreur. »

Je crois bien! Qui donc manque de lettres aujourd'hui? Personne. On en aurait plutôt à revendre et l'enseignement, en préparant nos enfants au C. E. P., au B. S. et au C. A. P., manifeste bien son intention de ne pas se laisser distancer dans l'adoption des majuscules abandonnées.

Cependant, si l'instruction mène à tout, des majuscules seules ne mènent à rien et, en fait de choses morales, mieux vaut se consacrer à l'étude du latin qu'à la déchiffrement des hiéroglyphes.

La guerre a encore augmenté la confusion. Des casquettes, les lettres sont descendues sur les brassards. A la veille des hostilités, une circulaire du 19 juin 1914 reconnaissait officiellement une trentaine d'abréviations. Il y en a

près de deux cents aujourd'hui, et chaque jour en voit naître une nouvelle!

Rien n'était donc plus nécessaire que la publication du *Bulletin des Armées*; mais elle ne suffit pas, les civils ayant encore besoin, plus que les militaires, de cette Clef des Signes. J'en demande l'affichage. On a souvent affiché des instructions moins utiles. Et je vous avertis que je ne m'en tiendrai pas là. Je réclamerai ensuite des Cours du soir, où seront traduits en toutes lettres les milliers de mots dont on laisse en panne les initiales dételées.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Van Jagow en a de bonnes! Il vient d'exposer à la presse américaine ses vues sur la façon dont les Alliés devaient traiter le sous-marin « de commerce » Deutschland, ou tout autre sous-marin « de commerce » allemand, si leurs navires de guerre rencontraient un de ceux-ci.

« Il faut que ce sous-marin, dit-il, soit arraisonné et visité, et il ne pourra être coulé qu'après qu'il aura été pourvu à la sécurité de son équipage. C'est-à-dire qu'il doit être traité, précisément, comme le gouvernement des Etats-Unis insiste pour que soient traités les navires marchands. »

La prétention ingénue émise par van Jagow provoque immédiatement quelques simples remarques.

En premier lieu, l'Allemagne a récemment annoncé son intention de reprendre la guerre sous-marine « telle qu'elle la faisait auparavant », c'est-à-dire en coulant navires de commerce et paquebots sans avertissement. Alors, il n'est plus question de rien de pareil? Tiens, tiens! Nous en prenons note.

En second lieu tout ce que les sous-marins allemands permettent aux équipages des navires de commerce qu'ils détruisent, c'est de s'embarquer sur les canots de sauvetage que ces bâtiments possèdent. Les sous-marins allemands ont-ils des canots? Non. Alors?...

Et, troisièmement, la différence entre un sous-marin « de commerce » et un navire de commerce ne pouvant naviguer qu'en surface, c'est que ce dernier ne peut être transformé en navire de guerre, tandis qu'un sous-marin « de commerce » peut, en quelques heures, être transformé en sous-marin de guerre. D'où il résulte qu'une prudence élémentaire exige qu'on le traite comme tel.

Pierre Mille.

L'anniversaire de la victoire de la Marne est aussi celui de la guerre de tranchées; il y a aujourd'hui deux ans que nos poilus ont appris à creuser des tranchées; depuis lors, ils n'en sont guère sortis: ce sont les tranchées qui avancent.

Dernièrement, Guillaume II, s'adressant à ses soldats, regrettait avec emphase de ne pouvoir descendre dans la tranchée. Mais il fallait bien, n'est-ce pas, qu'il se conservât à son peuple! Le roi Albert de Belgique n'a pas les mêmes scrupules. Bien que « nécessaire à son peuple », lui aussi, il passe avec une tranquille vaillance le temps de la guerre dans la tranchée; et comme le roi Albert est très grand, ses soldats, là où il se tient, creusent la tranchée un peu plus profonde.

Ce parallèle est instructif. Il semble vraiment que la tranchée soit reconnaissante aux têtes couronnées qui ont confiance en elle, et, avec la vie de leur peuple, n'hésitent pas à lui remettre le soin de leur propre vie. La tranchée va donner la victoire au roi Albert de Belgique contre l'empereur Guillaume II!

On a déjà beaucoup parlé de l'impulsion qu'il était nécessaire de donner à notre tourisme; on a beaucoup parlé aussi de l'envahissement de notre industrie hôtelière par les Allemands.

Voici, à ce sujet, quelques chiffres dont l'éloquence se passe de commentaires:

En 1913, la Société internationale des Employés d'hôtels et restaurants — dont le comité directeur siégeait à Dresde — comptait, sur un total de 20,210 membres, 16,266 Allemands ou Autrichiens!

Les garçons boches ne perdaient pas leur temps, et en même temps que de l'espionnage, faisaient dans nos propres hôtels une active propagande touristique. Résultat:

En 1913, la cure de ses villes d'eaux rapportait à

l'Allemagne le joli denier de 1 milliard; et la seule station de Carlsbad recevait 30.000 baigneurs appartenant aux nations... alliées.

Il est temps que nous entreprenions la conquête pacifique de M. Perrichon; et l'on ne peut que se féliciter de la décision de M. Sembat qui veut réorganiser notre Office national du Tourisme.

H.-G. Wells est à Paris.

Le célèbre romancier, le Jules Verne anglais, va, comme son confrère Conan Doyle, visiter notre front.

H.-G. Wells est un homme solidement charpenté, à l'œil clair, et qui débute par des nouvelles tout à fait poétiques, presque idéalistes. C'est après la publication d'un conte médical qu'il écrivit par hasard, et qui eut un très grand succès, qu'un éditeur de Londres lui demanda un roman scientifique.

H.-G. Wells aime à travailler vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, après le thé quotidien. Mais il lui arrive souvent de passer la journée et la nuit suivante sur son manuscrit, sans avoir diné ni déjeuné.

Un jour qu'il devait faire une conférence, il arriva, légèrement mouillé par la pluie, et débute dans ces termes:

— J'avais l'intention de vous parler de la littérature utilitaire. Mais je viens de découvrir toute la présomption de ce sujet. J'ai passé une grande partie de ma vie à travailler à un livre qui s'appelle *Anticipations*: j'y ai étudié ce que pourrait devenir le monde, l'univers, dans des centaines ou des milliers d'années. Et je n'ai su prévoir, en sortant tout à l'heure de chez moi, s'il n'allait pas pleuvoir dix minutes plus tard.

Allons! bon. N'ayant pu soulever les Arabes — sinon contre les Turcs — voilà que les Allemands ont mobilisé les girafes!... Et le gouvernement anglais vient de déclarer la guerre à ces quadrupèdes au long cou.

Les girafes agissent seules, et non munies. Armées de fortes tenailles naturelles, elles se glissent le long des chemins de fer et coupent, sinon les fils barbelés, du moins les fils télégraphiques des colonies anglaises de l'Afrique du Sud.

Comme, malgré tout, ces animaux ne sont bochophiles qu'inconsciemment, on a quelque peu hésité entre deux solutions: le surélévation de tous les poteaux télégraphiques de l'Afrique ou la destruction des girafes.

Etant données les circonstances actuelles, on s'est arrêté à ce dernier parti. Et la girafe qui déjà devenait rare ne sera plus, dans les musées paléontologiques, qu'un souvenir de la faune « d'avant la guerre ».

PENSEES DE GUERRE

Il n'est pas vrai de dire que la sensibilité n'existe plus chez celui qui combat; elle n'a pas disparu, elle s'est déplacée. Tel, qui semble indifférent aux pires horreurs du combat, retrouve des larmes à la vue d'une photographie chère ou à la lecture d'une phrase tendre. On se blase sur l'action, on ne guérit pas du souvenir.

En temps de guerre, la charité doit être active; entendons par là qu'elle ne doit jamais se désintéresser du but qu'elle a visé. Donner est bien, vouloir le maximum d'effet à ses dons est mieux; c'est nécessaire. Tout geste généreux glissé, laisse immédiatement une infortune à secourir; elles sont trop pour ne point y regarder.

Le mépris de la mort n'implique pas, chez les troupes d'élite, un caractère absolu d'imprudence. L'esprit de sacrifice exige, au contraire, la mesure exacte de sang-froid et d'énergie, capable du résultat à obtenir.

Et dans cette manière, il y a toujours place, en France, pour l'étincelle qui enthousiasme et galvanise. — FERNAND SERNADA.

Comment le général Broussiloff arriva au quartier général de l'armée dont il devait prendre (et d'une manière si brillante) le commandement? Tout simplement comme un certain B..., avec une lettre affirmant la confiance du ministère de la Guerre dans ce certain B... Il ne portait aucun uniforme.

Le service des renseignements, nullement averti, le signala comme un personnage suspect, et il faillit être arrêté. Peu de temps après, le certain B... faisait savoir qu'il était et donnait les preuves officielles du commandement qui lui était destiné. Son incognito était dévoilé. Un de ses premiers ordres concerna les correspondants de guerre, qui furent tous renvoyés à Pétrograd.

Le lendemain de leur départ, il réunissait l'état-major et fit connaître ses plans. On sait le reste.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Qu'il faut songer à tout

Il y a bien longtemps, en 1913, peut-être même en 1912, je reçus d'une amie, étrangère et rencontrée naguère sur un paquebot, la lettre suivante. C'était aux environs du 15 août, et il faut ajouter que mon amie n'avait jamais encore mis les pieds à Paris : elle traversait notre capitale pour la première fois de toute sa vie. Notons encore qu'elle était — qu'elle est encore, j'espère — femme de lettres, romancière en son pays, et, comme telle, habituée à réfléchir, à observer, à saisir avec une grande adresse les moindres indices qui permettent aux personnes attentives de refaire la psychologie des nations, des milieux, des classes sociales. Une intelligence des plus vives, enfin.

« Je suis surprise, m'écrivait-elle donc, des extraordinaires légendes sur votre Paris qui courent à travers tout l'univers. On m'avait dépeint cette Ville-Lumière, véritable centre du monde, comme un lieu vertigineux, sillonné en tous sens par des milliers d'autos, où le piéton risquait à chaque pas de se faire écraser, où l'on perdait la tête à force d'agitation, de tourbillonnement, où l'on se trouvait entraîné par une foule fébrile, où le bruit étourdissait, où des modes nouvelles étaient lancées toutes les deux heures... »

« Mais quelle erreur, et combien se fait-on d'illusion ! Je me suis promené, hier, par des rues presque désertes, et le long de boulevards plus paisibles que le Mail en province. Les passants avaient l'air endormi. Quelques rares autos berçaient doucement des gens qui semblaient de loisir. Des fiacres trottaient, trimbalant des flâneurs ou des couples à demi-sommeils. Je n'ai vu qu'une population de bons petits bourgeois bien tranquilles et guère élégants, certes. En somme, le Français a le sang un peu lourd, ne tient qu'à son repos, et se moque bien du paraître... »

Mon aimable correspondante, si habile observatrice, n'avait oublié qu'une chose, c'était que l'on fût, aux environs du 15 août, époque où la ville est vide et assoupie !

Or, ma cousine Charlotte vient de m'adresser une étrange épitre, cette semaine. Sur la plage où elle se repose, se trouve un hôpital, où elle se rend parfois pour porter des douceurs aux blessés. Quelques Allemands sont soignés là.

« C'est curieux, me mande Charlotte, ces monstres n'ont pas l'air de ce qu'ils sont. On leur donnerait le bon Dieu sans confession. Ils parlent de la guerre avec tristesse, déclarent qu'ils adorent les Français, demandant des livres éducatifs, des poètes innocents et pacifiques. La moindre action violente les indigne. Ils ne cherchent qu'à se rendre utiles, exécutent de petits travaux de jeunes filles, s'intéressent aux enfants, aux jardins, aux oiseaux... Au fond, l'Allemand est d'une nature honnête et débonnaire : ses chefs l'ont seulement perverti... »

Mais, Charlotte, vous n'omettez qu'une chose, vous aussi, à savoir que vous voyez là des Teutons grands blessés, qui se trouvent admirablement soignés dans un bon hôpital, sur une agréable côte française et loin, bien loin de la grosse artillerie de Verdun et des baïonnettes de la Somme. Plus ils sembleront doux, suaves, réservés, empressés et reconnaissants, moins ils auront à y perdre, parbleu ! Or, rendez-leur donc un fusil et faites-leur croire qu'ils ont conquis la ville : vous nous en direz des nouvelles !

La tendresse de l'Océan corrompt beaucoup le jugement de ma cousine Charlotte. Il serait temps qu'elle repartît dans son secteur, à Paris.

Marcel Boulenger.

Tout doit se payer Tout sera payé

Nouvelles déclarations de M. Asquith

LONDRES, 16 août. — Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, sir Edward Carson a demandé quelles mesures le gouvernement britannique compte prendre à la suite de l'assassinat du capitaine Fryatt. M. Asquith a répondu :

« Le gouvernement a résolu que la Grande Bretagne ne rétablira pas les relations diplomatiques avec l'Allemagne après la guerre tant que ce pays n'aura pas donné réparation pour l'assassinat du capitaine Fryatt. (Applaudissements nourris.) »

« Quelques-uns de nos alliés ont subi des outrages d'une brutalité encore plus grossière et sur une plus grande échelle, de la part des autorités allemandes. »

« Nous sommes en consultation avec eux au sujet des mesures les meilleures et les plus efficaces que nous pourrions prendre et sur les conditions que nous poserons dans les traités de paix en vue d'assurer une réparation qui satisfasse la justice. »

LA SITUATION MILITAIRE

Les Allemands prendront-ils l'offensive sur le front russe ?

NOUS RÉALISONS D'IMPORTANTES PROGRÈS AU NORD ET AU SUD DE LA SOMME

La journée d'hier a été marquée par d'importants progrès de notre offensive sur la Somme.

Sur la rive droite, nous avons enlevé les positions allemandes au nord de Maurepas jusqu'à la route de Maurepas à Guillemon, qui passe à deux kilomètres et demi de Comblès ; au sud de Maurepas, nous nous sommes rendus maîtres des hauteurs qui dominent Cléry et ont leur point culminant à la cote 109. Sur la rive gauche, nous avons conquis le système de tranchées que l'ennemi avait établi entre Belloy-en-Santerre et Berny pour défendre l'accès de ce dernier village. Ces attaques simultanées, préparées jusqu'au dernier détail et menées avec une incomparable ardeur, ont atteint pleinement leur but et viennent à leur place dans le développement logique de l'opération entreprise.

Les Allemands n'ont pas réagi plus fortement contre nos progrès devant Verdun que sur la Somme. Il en est de même sur le front



GÉNÉRAL LESCH

qui commande l'aile droite de l'armée Broussiloff.

russe, où la retraite de Bothmer continue, mal dissimulée sous l'euphémisme de « regroupement », pendant que sur les Carpates l'essai de diversion du général Kuevess a définitivement échoué, laissant les Russes se rétablir sur la ligne Detialyn-Zabie-Jablonitzka.

Si cette inertie se prolongeait, elle équivalait pour nos ennemis à l'aveu irréfutable de la défaite. Aussi est-il certain qu'ils vont faire leur possible pour reprendre l'offensive au moins sur une partie des fronts de combat. Le danger est égal sur tous les fronts. Toutefois, c'est sur celui de Russie que la supériorité des armées de l'Entente se manifeste avec le plus d'éclat. C'est donc de ce côté que portera l'effort, et le maréchal Hindenburg en aura la responsabilité.

Mais l'armée autrichienne, qui tient avec le concours de troupes allemandes la moitié méridionale du front russe, n'est pas capable, en ce moment, de passer à l'attaque. Elle a perdu, au cours de l'offensive russe, au moins 600.000 hommes. Toutes ses réserves stratégiques ont été absorbées. Pour combler les vides, on a jeté hâtivement dans la mêlée des hommes des vieilles classes de la territoriale (21^e, 22^e et 23^e bataillons de marche des régiments austro-hongrois) ; la classe 1918 est dans les dépôts depuis la fin d'avril ; de nouveaux appels d'incapables reconnus bons pour le service viennent d'avoir lieu. Il n'est pas possible de retirer un homme du front italien, qui, au contraire, réclame, lui aussi, des renforts. C'est la détresse.

Or, les Allemands ne peuvent évincer complètement l'armée autrichienne du front russe. Ce n'est pas l'envie qui leur en manque, ce sont les moyens. Après les premières victoires du général Broussiloff, ils ont envoyé au sud du Pripet une dizaine de divisions, dont quatre venues de France, deux des Balkans et

quatre de la partie septentrionale du front russe. Leur secours s'est arrêté là. On parle, aujourd'hui, de soldats tures qui viendraient combattre dans les rangs autrichiens. La nouvelle n'a pas été confirmée. L'état présent de l'armée turque la rend peu vraisemblable. Même fausse, elle prouve que les Bulgares n'ont rien voulu accorder, et le fait est d'autant plus remarquable que l'armée bulgare est de toutes les armées belligérantes celle qui a le moins souffert jusqu'ici.

Il est donc probable que les armées austro-allemandes, ou austro-turco-allemandes, en Volhynie, en Galicie et en Bukovine, resteront sur la défensive ou continueront à se replier, pendant que l'offensive sera prise au nord du Pripet, dans les régions de Dvinsk ou de Riga.

Or, on a vu que quatre divisions ont été retirées de cette partie du front pour être envoyées au sud. La situation reste trop grave, de ce côté, pour qu'on puisse songer à les ramener. Or, l'Allemagne ne dispose plus, sur le front russe, d'aucune réserve stratégique. La classe 1917 est déjà entrée en ligne sur notre front. La classe 1918, fortement entamée par les engagements volontaires, ne fournira qu'un appoint de 350.000 hommes. On prendra les gros effectifs nécessaires à une offensive ?

Retirer des troupes du front français, c'est renoncer pour toujours à Verdun. C'est aussi risquer gros, car les lignes allemandes, sur plusieurs points de notre front, ont été affaiblies jusqu'à la limite du possible. Il existe des secteurs, réputés calmes, qui ne sont plus gardés que par des G. V. C. du landsturm, des régiments de l'active, cantonnés en arrière des lignes, étant chargés des reconnaissances et des contre-attaques éventuelles.

Ce n'est pas sans motif que le maréchal Hindenburg s'était montré opposé à l'entreprise de Verdun. Sa prévoyance lui a valu une demi-disgrâce, et aujourd'hui qu'on le rappelle, sous la contrainte des circonstances, le mal est fait.

A toutes ces difficultés il faut ajouter celles du terrain et du climat. Ce ne sont pas, comme en 1912, les neiges de l'hiver qu'il faut craindre, mais les pluies d'automne, qui détrempent ces terres basses et embourbent l'artillerie. Si les Allemands veulent engager des opérations de quelque importance entre le Pripet et le golfe de Riga, il faut qu'ils se hâtent. Ils n'ont plus guère que deux mois devant eux.

L'offensive russe peut se prolonger bien davantage, sous le ciel tempéré de la Galicie et de la Volhynie méridionale. Les marais du Pripet ne commencent qu'au nord de Kovel. Or, si nos alliés parviennent à Lemberg et à Kovel, c'est tout le groupe des armées allemandes



LE GÉNÉRAL FRUGONI

commandant le 11^e corps d'armée italien qui vient de s'illustrer sur le Carso.

des qui se trouve débordé, et obligé de faire face non seulement à l'est, mais au sud.

On conçoit que, dans ces conditions, le « regroupement » soit une opération laborieuse et que retardent encore les discussions entre les

chefs, princiers ou non, des différentes armées qui doivent y collaborer, chacun plaçant, comme de juste, pour son secteur. Or, chaque jour qui passe accroît la difficulté de l'entreprise, et le maréchal-hobereau risque fort d'y laisser sa renommée.

L'offensive italienne continue avec succès. Les Italiens ont encore gagné du terrain sur le Carso en enlevant la colline de Pecinka, qui s'élève à 201 mètres, à l'est d'Oppacchiasella. En arrière de Gorizia, l'ennemi résiste sur de fortes positions qui lui sont enlevées progressivement. C'est la règle de ces offensives, qu'après l'avance soudaine des premiers jours, l'adversaire se retranche et qu'il faille une nouvelle préparation pour le réduire. Sur l'Isonzo comme sur la Somme, c'est une opération de longue haleine qui a été prévue, et la pression de nos forces ne s'arrêtera plus désormais.

Jean Villars.

L'OFFENSIVE RUSSE

LONDRES, 16 août. — On télégraphie d'Amsterdam à l'agence Central News que, suivant des informations reçues d'Allemagne, on redoute sérieusement de nouvelles tentatives russes pour s'emparer de Kovel et de Minsk. On a vu arriver à Sarny des corps de troupes considérables et des transports qui se rendent ensuite vers le Stokhod à marches forcées. Les armées des généraux Lœsch et Kalédino ont reçu d'importants renforts.

Les mêmes informations insistent sur l'extrême violence des combats qui se livrent sur le Dniester. L'aile méridionale de l'armée Bothmer est violemment attaquée par des brigades de cavalerie russes qui avancent de Mariampol vers l'ouest. Des détachements de cosaques parcourent la région qui s'étend entre le Koropietz et la Zlota Lipa, menaçant Brzezany. Le front actuel s'étend de Brzezany par Angustorka jusqu'à la Strypa, dans le voisinage de Zborov.

Les Russes préparent de nouvelles attaques dans le secteur de Podkamien, où ils accablent les positions du général Boehm Ermoli sous un déluge d'obus.

La retraite de l'armée de Bothmer

PÉTROGRAD, 16 août. — Suivant les experts militaires, l'ennemi, en Galicie, a trois lignes de retraite :

- 1° A l'aile gauche, le long de la route de Tarnopol à Lemberg, via Zlitchoff ;
- 2° Au centre, dans la direction de Brzezany ;
- 3° A l'aile droite, dans la direction de Halicz.

L'occupation de Halicz, dont les Russes sont à une distance de 6 à 7 milles, rendrait la ligne de Gnila-Lipa ou de la « Lipa pourrie » difficile à tenir longtemps. Halicz se trouvant au confluent de la Gnila-Lipa et du Dniester.

Les aviateurs russes ont reconnu de nombreuses et fortes positions ennemies sur les lignes de retraite.

AU PAYS DU « TRUKAGE »

Comment sont préparées les revues impériales

L'Empereur Guillaume n'a pas manqué l'occasion de passer une revue, avec discours, lors de son récent séjour sur le front de la Somme. Mais il a fallu des précautions spéciales pour épargner à l'impérial visiteur le pénible spectacle de troupes fatiguées et abattues.

C'est ce qu'indique l'ordre suivant trouvé sur un prisonnier allemand et émanant de sa division :

18/7/16. — Le 19/7/16 à 5 heures du soir, revue de la division, à pied, par Sa Majesté l'Empereur, à la croisée des routes Hirson-La Chapelle et Fournies-Wimy.

Sa Majesté désire voir autant que possible de forts détachements de la division. Tous ceux qui ne seront pas retenus par le service y assisteront. On ne présentera pas d'hommes épuisés. A cet effet, on amènera en voiture les hommes éloignés de l'endroit de la revue. Les cuisines de campagne serviront le café.

(Suiv la désignation des détachements devant prendre part à la revue.)

Au premier rang, seront ceux qui doivent être décorés de la croix de fer 2^e classe, le 19 courant. Dans l'élément le plus avancé (vorderste Staffe) figureront ceux qui ont pris part aux combats devant Verdun.

Lorsque Sa Majesté arrivera, l'Oberst Bacmeister commandera : « Gewehr über ». Sa Majesté parlera à la division.

Evidemment, Guillaume II est bien renseigné sur l'état physique et moral de ses troupes.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 16 Août (746^e jour de la guerre)

15 HEURES.

La nuit a été calme sur la plus grande partie du front.

EN CHAMPAGNE, du côté de TAHURE, et en ARGONNE, vers LA HARAZÉE, nous avons dispersé des patrouilles allemandes.

SUR LE FRONT DE VERDUN, bombardement assez vif des secteurs de THIAUMONT, DE FLEURY ET DE VAUX-CHAPITRE.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, après une intense préparation d'artillerie, nous avons, cet après-midi, prononcé des actions offensives qui nous ont valu des gains importants.

AU NORD DE MAUREPAS, nos troupes, en liaison avec l'armée britannique, ont enlevé toute une ligne de tranchées allemandes sur un front de quinze cents mètres environ et ont atteint en certains points LA ROUTE DE QUILLEMONT A MAUREPAS.

AU SUD de ce village, sur un front de deux kilomètres et sur une profondeur de trois cents à cinq cents mètres, toutes les positions de l'ennemi A L'EST DE LA ROUTE DE MAUREPAS A CLERY ont été également occupées par notre infanterie, après un combat très vif qui a coûté des pertes élevées à l'ennemi.

Ces deux opérations, brillamment conduites et rapidement exécutées, nous ont permis de faire un certain nombre de prisonniers, dont le chiffre n'est pas encore établi.

AU SUD DE LA SOMME, vers la même heure, nos troupes, passant à l'attaque, se sont emparées d'un seul élan d'un système de tranchées allemandes puissamment organisées, sur une longueur de douze cents mètres environ AU SUD DE BELLOY-EN-SANTERRE. Une soixantaine de prisonniers sont restés entre nos mains.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Communiqué britannique

A l'exception de quelques engagements secondaires d'infanterie dans le voisinage de POZIERES, où nous sommes en train de consolider notre ligne, il n'y a pas de changement entre l'Ancre et la Somme.

Violente canonnade réciproque au cours de la nuit.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT

du 1^{er} au 15 août 1916

De fréquents engagements d'avant-postes ou de patrouilles sur tout le front ont marqué cette période notamment :

Le 4 août : Les Serbes s'emparent du village de Remli (près du lac Presbal) ; le 7 août, des fractions alliées chassent les Bulgares du cimetière de Ljumnica ; le 10 août, des unités françaises s'emparent par une attaque de nuit de la gare de Doiran et de la hauteur voisine 227 que l'ennemi évacue en laissant quelques cadavres sur le terrain.

Le 13 et le 15 août, des fractions françaises s'emparent des villages de Petka-Palmis, Sukovo et Matnica (au pied de la chaîne du Belès).

Des actions d'artillerie souvent fort vives ont eu lieu presque quotidiennement, principalement dans la région de Doiran.

Notre aviation a bombardé des rassemblements ennemis à Nicolie et Volovec (près du lac Doiran) et les installations militaires de Strumica-Station. Des avions ennemis ont bombardé l'ambulance de Vertekop. Un avion allemand a atterri dans les lignes serbes : les deux aviateurs ont été faits prisonniers.

D'après le communiqué allemand du 4 août, les Bulgares auraient eu un engagement heureux au sud de Ristolj ; en réalité, ils ont occupé cette localité sans combattre à la suite du départ du détachement grec qui y tenait garnison, ils n'ont eu aucun combat avec les Serbes.

Ayuntamiento de Madrid

Andrassy se fait prier

Il exige un effacement encore plus complet de l'Autriche

Rome, 15 août. — On annonce que le comte Andrassy a refusé d'accepter la succession du baron Burián, ministre commun des Affaires étrangères, à moins que des garanties ne lui soient données assurant à la Hongrie une influence plus grande dans la direction des affaires de la double monarchie.

L'empereur, hésitant à accorder ces garanties, n'a pas encore fait connaître sa réponse. (Radio.)

Des amis qu'il faut séparer !

PÉTROGRAD, 16 août. — Dans l'énorme camp de prisonniers que représentent maintenant les environs de Kieff, les prisonniers allemands et autrichiens sont séparés par des fils de fer barbelés pour les empêcher de se rouer de coups.

De nombreux Alsaciens, pris dans les derniers combats et internés également à Kieff, portent tous sur leurs casquettes des cocardes tricolores en papier.

DANS LA BALTIQUE

Une forte canonnade a été entendue

LONDRES, 16 août. — De Stockholm : « Une forte canonnade a été entendue lundi au large d'Arko et de Ronne. »

« On croit qu'un engagement a eu lieu entre un convoi allemand escorté par des navires de guerre et des navires de guerre russes. »

Navires allemands endommagés

LONDRES, 16 août. — De Stockholm : « Un torpilleur allemand et un chalutier armé sont entrés dimanche à Nynashamn, où ils sont restés seize heures pour effectuer des réparations. »

« Plusieurs destroyers suédois se trouvaient dans le port en même temps qu'eux et les surveillaient. »

La convention de La Haye?... Ils s'en moquent, et ils le disent

AMSTERDAM, 16 août. — Les habitants de la ville d'Halbeim ayant reçu l'ordre d'exécuter un travail destiné à l'armée allemande, ont refusé d'obéir faisant appel à la convention de La Haye.

Le commandant allemand a adressé à cette occasion à la municipalité une lettre que publie le *Telegraaf* et dans laquelle l'officier se déclare incompetent pour discuter la convention de La Haye.

« Pour l'instant, dit-il, la seule valable est l'interprétation allemande, en vertu de laquelle les ouvriers des territoires envahis sont tenus de travailler pour l'armée allemande. »

Le commandant ajoute : « Je puis vous assurer que les autochtones allemands ne se départiront pas de leur demande ni de leurs droits, dont il en résultera la destruction d'une ville de 15.000 habitants. »

L'agresseur, c'est l'Allemagne

Les socialistes des pays neutres sont tous d'accord là-dessus.

LONDRES, 16 août. — Le *Daily Chronicle* publie une interview prise au socialiste Brantling, retournant en Suède après la conférence tenue à La Haye par les socialistes neutres.

M. Brantling a déclaré au cours de cette interview que la conférence avait voté un ordre du jour déclarant que l'Allemagne fut l'agresseur, demandant le rétablissement de l'indépendance de la Belgique comme préliminaire nécessaire de toutes les négociations de paix, la restauration de la Serbie et la création d'une Pologne autonome.

Le Congrès a exprimé le désir de voir les social-démocrates allemands entrer en négociations avec le parti socialiste français au sujet de l'Alsace-Lorraine.

L'ordre du jour demande à la majorité socialiste allemande, qui toujours se refuse à admettre l'existence de cette question, de reconnaître que le problème de l'Alsace-Lorraine existe et nécessite une solution.

Les Etats-Unis augmenteront leur flotte de guerre

WASHINGTON, 16 août. — La Chambre des représentants a accepté le programme de construction navale adopté par le Sénat, comprenant quatre dreadnoughts et quatre croiseurs de bataille.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

On se bat dans les faubourgs de Tolmino

Berne, 16 août. — Les troupes italiennes auraient refoulé, hier soir, les Autrichiens jusque dans Tolmino.

Une lutte sanglante se déroulerait dans les faubourgs de la ville.

L'Allemagne enverrait des renforts pour sauver Trieste

Rome, 16 août. — Des nouvelles de source privée, venant de Suisse, affirment que l'Allemagne aurait décidé à secourir l'Autriche sur le Carso afin d'empêcher que les Italiens ne prennent



Trieste, tandis que l'Autriche amènerait dans la région menacée de nombreuses troupes venues du Trentin.

Le général Conrad von Helldorf tenterait, à l'aide de ces troupes, une contre-offensive désespérée. (Radio.)

Le défenseur de Gorizia en disgrâce

Rome, 16 août. — Selon les nouvelles télégraphiques de Gorizia, le général Boroevich, qui commandait l'armée autrichienne à Gorizia, aurait été rendu responsable de la perte de la ville ; aussi, tombé en disgrâce, il aurait été remplacé.

Ce que lord Northcliffe a vu sur le front italien.

Londres, 16 août. — Lord Northcliffe, dans le Times, insiste sur les difficultés de la campagne sur le front de Cadore. Le roi Victor-Emmanuel lui a déclaré :

« Représentez-vous mes soldats à trois mille mètres, dans les nuages, pendant sept mois, dans la neige profonde, si près des Autrichiens, qu'en certains endroits ils peuvent voir les yeux de l'ennemi par les meurtrières. Comprenez combien pareille vie est pénible sous la constante menace des grenades des tirailleurs ennemis. »

Lord Northcliffe explique comment fonctionne le ravitaillement dans les Dolomites : « Il se fait d'abord par de larges routes construites par les Italiens, puis, plus haut, les canons, les matériaux de construction, les provisions, escaladent les montagnes à pic par de longs fils de fer servant également à descendre les blessés. »

« Outre les engins de guerre, les Italiens doivent combattre de redoutables avalanches et les dangereuses morsures du froid, mais, grâce à l'abondante nourriture et des huttes de bois bien chauffées, la santé des troupes est excellente. »

« L'Italie a pris possession d'une partie du territoire autrichien plus grande qu'on ne semble s'en rendre compte. Plus de 500 communes autrichiennes se trouvent maintenant sous l'administration italienne. Les noms autrichiens ont été effacés dans les rues de ces communes, de même qu'ont été enlevés les poteaux-frontière noir et blanc. »

« Il faut que l'on comprenne que c'est grâce au travail des Italiens, affaiblissant l'Autriche dans les montagnes autour de Gorizia et du Carso, que notre avance a été possible. »

Trieste intéresse l'Allemagne autant que l'Autriche

La prise de Gorizia a ouvert des horizons nouveaux à la guerre italienne. La prochaine étape des armées de l'Italie, aujourd'hui, c'est Trieste. Comme le dit le *Giorno*, de Naples : « La guerre cherche la mise hors de combat de l'Autriche, et l'Autriche sans Trieste ne peut plus respirer. Elle est à demi asphyxiée. Encore, quelque temps, et nous lui couperons la respiration. »

Mais Trieste ne sert pas de poumon à l'Autriche seule. Ici, l'intérêt allemand et l'intérêt autrichien se trouvent étroitement unis. Ce n'est pas en vain que le germanisme a toujours considéré que Trieste touchait directement l'Allemagne. Ce n'est pas en vain que tous les congrès, tous les discours, tous les livres pangermanistes ont désigné Trieste comme un des points vitaux de l'empire, car Trieste est la porte maritime des pays allemands sur l'Adriatique, sur la Méditerranée et vers l'Orient. Lorsque l'Italie déclara la guerre à l'Autriche, M. de Bethmann-Hollweg affirma au Reichstag que l'Allemagne ne se désintéresserait jamais d'un certain nombre de questions, parmi lesquelles Trieste tenait la première place. C'est une doctrine établie. C'est une tradition.

Il n'est donc pas étonnant qu'on annonce aujourd'hui que des forces allemandes concourent à la défense de cette ville, qui est désormais le plus prochain objectif de l'Italie. Aussi longtemps que les Allemands ont pu croire que l'Autriche serait, à elle seule, en mesure de tenir l'armée italienne en échec, ils se sont bornés à lui envoyer des conseillers techniques et des renforts bavarois. Maintenant, il faut faire davantage. L'Allemagne est conduite à coopérer d'une façon active à la défense de tout le plan de pénétration et de suprématie germaniques dans l'Europe orientale.

Les Italiens sont les premiers à s'en rendre compte. Ils n'ignorent pas que l'effet de leurs succès doit être immanquablement de les mettre, un jour ou l'autre, en conflit direct avec l'Allemagne. En dépit de ses répugnances à déclarer franchement la guerre à l'Italie, l'Allemagne devra bien en venir là, et déjà l'on peut dire que l'état de guerre existe virtuellement entre les deux Etats.

L'extension de la guerre italienne est une des nécessités de la situation. L'Italie le sait et elle envisage avec sang-froid, en calculant toutes les étapes, l'agrandissement inévitable de sa guerre. Déjà, elle regarde avec un intérêt chaque jour croissant du côté de Salonique, comme une correspondance de Pétersbourg à la *Stampa* le montrait encore ces jours derniers. Nous n'avons qu'à faire comme les Italiens et à attendre comme eux l'heure opportune pour des événements et des décisions qui sont dans la logique des choses. — J. B.

LES POTENCES AUTRICHIENNES



L'AUTRICHIEN. — Voyons! Pourquoi se fâchent-ils, ces Italiens? Ils nous ont fait subir un grave rétrécissement du front, nous nous vengeons, comme d'habitude, par un léger allongement du cou!

(Humour : Tania.)

Héroïsme et humour

RÉCIT ANGLAIS

Un capitaine anglais, le bras en écharpe et portant dans son sac le casque d'un officier allemand, nous raconte l'aventure suivante :

« Je suis ici en fraude, je ne devrais pas y être du tout; d'abord, je n'ai rien, une balle qui m'a traversé le bras, c'est tout; et puis, logiquement, je suppose que je devrais être mort ou prisonnier chez les Huns. »

« Nous avions pris une tranchée au nord-ouest de Pozières, et tout de suite nos types se sont lancés sur la seconde ligne sans avoir reçu d'ordres. Ils croyaient probablement qu'ils avaient nettoyé la première tranchée. J'ai essayé de sortir pour les suivre, mais c'était un endroit pas commode du tout, une partie glissante et très élevée du parados, et on ne se figure pas comme c'est important un bras gauche, si on n'a pas essayé de faire quelque chose dans ce genre-là sans s'en servir. J'avais le coude cassé, voyez-vous. »

« Mon ordonnance était à côté de moi; il avait reçu un « pépin » dans l'épaule, en dehors de la tranchée. J'étais là, accroupi, quand j'entendis du bruit sous terre, comme une sorte de bousculade, juste de l'autre côté du boyau où je m'appuyais. Jetant un coup d'œil de l'autre côté, j'aperçus un officier boche, le premier que je voyais, à l'entrée d'un abri : il était en train de sortir, à tâtons, et on voyait derrière lui des pointes de casques. Ainsi, ça y était... Mon revolver était vide. Mon ordonnance avait perdu son fusil, avant d'entrer dans la tranchée. Drôle de situation, hein ? »

« Well : naturellement, je pointai mon revolver sur l'officier boche. On fait ça instinctivement, je suppose. Celui-ci, à mon grand étonnement, dit, en anglais : « Don't shoot! » (Ne tirez pas). »

Je répondis que je tuerais toute la journée, s'il y en avait un seul qui bronchait. « Asseyez-vous, et ne faites pas un mouvement; asseyez-vous là, où vous êtes, master Boche, et je vous emmènerai en Angleterre; mais si vous bougez, vous recevrez six balles du « Service » (1), et mes hommes viendront vous enterrer dans votre abri. »

« Ils s'assirent comme des agneaux. Je m'arrangeai pour murmurer à mon ordonnance, de l'autre côté du boyau, qu'il s'avance comme il pourrait, et qu'il amène du monde, et surtout, qu'il me trouve d'abord un fusil ou une baïonnette ou une bombe ou un cure-dents, ou quelque sacrée chose qui vaille mieux qu'un revolver vide. »

« Faites attention, je vous en supplie, master Boche », dis-je à l'officier. « Chez moi, je suis un « conscientious objector », et j'ai horreur de tuer, comme du diable. (Il en irait de ma vie que je ne saurais pas vous expliquer ce qui me fit lui dire ça.) « Mais je vais être forcé de vous donner six balles si vous bougez d'un pouce; et ce sont de grosses bêtes maladroites que ces balles du « Service » : elles font un trou du diable quand on tire de près — c'est pire que deux ou trois balles de fusil. »

« Nous ne bougeons pas », dit le Boche. Il avait l'air maussade, je trouvais. Nous nous assimes donc, et nous attendîmes. Mon ordonnance était parti, et... il ne se passait rien. Je cherchai ma pipe, en tâtonnant de la main gauche, mais rien à faire; ce bras-là était « hors de l'affaire » (Out of the business). »

« Avez-vous quelque chose à fumer ? », dis-je au Boche; et comme il remuait, je compris le risque, et je lui dis, assez vivement, de lâcher le fusil qu'il portait. « Par ici, s'il vous plaît; doucement, là, avancez, attention ! », je lui disais. Et c'est ainsi que je me procurai une arme de premier ordre. C'est incroyable que je n'aie pas pensé à ça plus tôt, n'est-ce pas ? C'est pour ça que je dis que, logiquement, je devrais être mort. »

« Mais cet officier boche restait toujours curieusement maussade, je trouvais. J'essayai de le faire causer sur une demi-douzaine de sujets. Il me dit que maintenant que les « Zepps » étaient complètement maîtres de l'air sur toute l'Angleterre, la vie que nous menions là-bas devait être plutôt dégoûtante (beastly). Je lui répondis qu'en effet, je croyais qu'ils avaient réussi à tuer quelques chiens et quelques chats, et même un cheval ou deux, etc., mais que la seule chose qui embêtait les gens, chez nous, c'est qu'il y en avait tellement peu qui aient pu voir un « Zepp », et qu'ils avaient tous très envie de regarder comment c'était fait. Ça n'a pas eu l'air de lui faire plaisir. »

« Après un long moment, mon ordonnance revint avec trois hommes et un caporal et alors j'ordonnai aux Boches de marcher et de sortir de l'abri sans leurs armes. Il y en avait vingt-deux, en tout. Je trouvais que mon revolver vide était une assez bonne blague, alors je la racontai à l'officier boche; mais il ne fit que se renfrogner et grommeler, et après ça il fut plus maussade que jamais. »

« Alors nous cessâmes de causer. »

(1) Revolver du modèle réglementaire de l'armée britannique.

UNE BONNE RÉCOLTE, par HAUTOT



— J'suis pas agriculteur, mais j'sais tout de même faire la moisson.

L'organisation des soins donnés à nos blessés



BLESSE ATTEINT D'UNE ARTHRITE DU GENOU SOIGNE PAR L'EMPLOI DE L'OXYGÈNE



UN DENTISTE MILITAIRE SOIGNANT UN POILU

Les méthodes curatives proposées par le docteur Bayeux et adoptées dans les hôpitaux militaires pour le traitement de certaines blessures par l'oxygène se sont montrées des plus efficaces, notamment dans des cas d'arthrite. Signalons de même qu'on est arrivé à des résultats des plus appréciables, quant à la qualité et au nombre des soins donnés, par la création d'un corps de dentistes militaires. Ces praticiens rendent, en effet à nos poilus de très grands services.

DERNIÈRE HEURE

SUR LE FRONT ITALIEN

Quelques progrès dans le nord du Carso. Contre-attaques repoussées. Un raid de bombardement.

Rome, 16 août. — Commandement suprême.

Sur le Carso et dans la zone des hauteurs, à l'est de Gorizia, on signale de violentes actions d'artillerie.

Les attaques de notre infanterie nous ont valu la possession des retranchements ennemis le long des pentes du mont Secinka, sur la lisière Nord du Carso, dans les environs de Santa-Caterina et de San-Marco, à l'est de Gorizia; nous avons fait à l'ennemi 353 prisonniers, dont 11 officiers.

Sur le reste du front, nous avons repoussé les petites attaques ennemies habituelles.

Sur le plateau d'Asiago, nos détachements, par une énergique irruption, ont réussi à pénétrer dans quelques retranchements ennemis sur les pentes du mont Mosergh; soumis au feu intense de l'artillerie autrichienne et après avoir endommagé les défenses ennemies, ils se sont repliés sans être inquiétés, dans leurs propres positions, ramenant quelques prisonniers.

Notre escadrille, forte de quatorze Caproni, escortée par des avions de chasse Nieuport, a bombardé hier, les emplacements des chemins de fer et des voies militaires dans les environs des importantes stations de Pruggina et de Daruberg, où elle a lancé 90 grenades-mines renfermant environ deux tonnes et demi de fort explosif qui ont obtenu des résultats visiblement très efficaces.

Les avions qui ont été l'objet du feu de nombreuses batteries anti-aériennes, sont rentrés tous dans leurs camps.

Les félicitations du général Joffre

Rome, 16 août. — A la suite de la prise de Gorizia, le général Joffre a adressé la dépêche suivante au général Cadorna :

« L'armée française applaudit aux brillants succès par lesquels a commencé l'offensive des vaillantes troupes italiennes sur l'Isonzo. »

« Je vous prie d'agréer mes félicitations les plus cordiales pour la belle victoire que vous avez obtenue. »

Le général Cadorna a répondu :

« Votre salut chaleureux et cordial a été très agréable aux soldats de l'Italie, car il leur a été envoyé par l'illustre commandant en chef de ces vaillantes troupes françaises qui sont un exemple insigne de bravoure et de ténacité. »

Tremblements de terre en Italie

Rome, 16 août. — Dans les premières heures de la matinée, on a ressenti des secousses de tremblement de terre à Ancone, Pesaro et Rimini.

Il n'y a pas de dégâts à Ancone.

A Pesaro, beaucoup de maisons sont lézardées; elles ont été évacuées; il n'y a pas de victimes.

A Rimini, plusieurs maisons se sont écroulées; on craint qu'il n'y ait des victimes sous les débris.

Les autorités sont allées sur les lieux, en vue des mesures urgentes à prendre.

Les observatoires de Rome ont enregistré les secousses à 8 h. 5, à environ 300 kilomètres de distance; elles ont été fortement ressenties à Bologna.

Le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Bonicelli, et le sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics, M. Devilo, sont partis pour Rimini.

Communiqué belge

Aujourd'hui, action très vive des artilleries de campagne et de tranchées dans la région de Dinant.

Le communiqué britannique

21 h. 30. — Journée relativement calme. Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front britannique.

La reine des Belges décorée par le roi George V

Londres, 16 août. — A l'occasion de sa visite au quartier général belge, le roi George a conféré à la reine des Belges la croix-rouge royale de première classe.

L'OFFENSIVE RUSSE

350.000 prisonniers en neuf semaines!

La résistance des Austro-Allemands

Pétrograd, 16 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Sur la Zlota-Lipa, dans la région vers le sud de Brzegein, nos troupes ont occupé plusieurs places de la rive occidentale.

L'ennemi empêche notre offensive par ses contre-attaques.

Entre l'embouchure de la Zlota-Lipa et celle du Dniester, nos troupes progressent.

L'ennemi montre une résistance extraordinaire.

Sur le fleuve Bystritsa, le bourg de Olotouina et le village de Monjama sont occupés par nous. Cédant à notre pression, l'ennemi se retire vers l'ouest, dans le secteur Delatyn-Vorokosta.

Les trophées

D'après le dénombrement qui en a été établi, les trophées des armées du général Broussiloff, depuis le 1 juin jusqu'au 16 août, sont les suivants :

Pour les troupes du général Kaladin : 2.384 officiers, 107.935 soldats, 157 canons, 459 mitrailleuses et 146 lance-bombes et lance-mines.

Pour les troupes du général Letchitsky : 2.139 officiers, 100.518 soldats, 187 canons, 424 mitrailleuses et 44 lance-bombes et lance-mines, ainsi que 35 caissons.

Pour les troupes du général Sakarof : 1.907 officiers, 87.918 soldats, 76 canons, 232 mitrailleuses et 119 lance-bombes et lance-mines, ainsi que 128 caissons.

Pour les troupes du général Tcherbacheff : 1.267 officiers, 55.794 soldats, 55 canons, 211 mitrailleuses ainsi que 129 caissons.

Au total : 7.757 officiers, 350.845 soldats, 405 canons, 1.328 mitrailleuses, 338 lance-bombes, lance-mines et caissons, beaucoup de carabines, 30 versets de bois de chemin de fer, du matériel téléphonique et des dépôts d'obus.

Les négociations germano-suisses

Berne, 16 août. — Du côté allemand, les négociations entre l'Allemagne et la Suisse seront conduites par les personnalités suivantes : le conseiller de légation Dr Schmilt, de l'Office des Affaires étrangères à Berlin; le conseiller de gouvernement Malnis, de l'Office impérial de l'Intérieur; le lieutenant Henneberg, du ministère de la Guerre, et l'assesseur Poerschke.

L'Italie, au besoin, ravitaillera la Suisse

Bale, 16 août. — M. Hoffmann, conseiller fédéral, vient de recevoir en audience le ministre plénipotentiaire de Suisse à Rome, M. Planta, qui apportait au département politique fédéral des assurances de la part du gouvernement italien concernant le ravitaillement futur de la Suisse.

L'Italie, dans la mesure du possible, au cas où la situation de la Suisse deviendrait difficile, par suite de l'application de la note allemande, ravitaillera les pays helvétiques.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Nos troupes progressent dans la région de Doiran. SALONIQUE, 16 août. — Sur le front de Velès, nous avons occupé deux villages dans la zone de Doiran.

Cette région a été, cette nuit, le théâtre d'une série d'opérations d'infanterie qui nous ont permis de faire des progrès sur le terrain attaqué.

L'inquiétude en Bulgarie

ATHÈNES, 16 août. — Suivant des informations reçues de Sofia à Athènes, la nouvelle de l'avance des Alliés et surtout les derniers succès des Serbes produisent une grande émotion en Bulgarie.

On signale, dans différentes villes, de vives démonstrations contre le gouvernement. De nombreuses arrestations de personnes suspectes, simplement soupçonnées d'avoir des sympathies pour les puissances de l'Entente, on les lie à Sofia.

Des ordres ont été aussi donnés pour procéder à l'arrestation de plusieurs notabilités à Tatar Bazarjik; mais, jusqu'ici, ces arrestations n'ont pu être opérées, la population entière de la ville s'étant soulevée. (Radio.)

Il y a des Allemands qui redoutent les conséquences de la guerre sous-marine

GENÈVE, 16 août. — La commission des Affaires extérieures du Conseil fédéral allemand vient de tenir, à Berlin, une réunion extraordinaire. Cette réunion était présidée par le comte Hertling, président du conseil bavarois.

Les Dernières Nouvelles de Munich, dans un article officiel, disent que la commission a discuté les questions connexes à la situation militaire et qu'elle a approuvé à l'unanimité la ligne de conduite de M. de Bethmann-Hollweg. En ce qui concerne la politique à suivre vis-à-vis de l'Angleterre, elle a donné raison sur tous les points au chancelier que l'on a fort injustement accusé d'agir mollement à l'égard de cette puissance.

Après avoir loué l'esprit offensif qui anime la marine allemande, le journal munichois dit que les entreprises militaires ne peuvent être séparées de la situation politique et que les deux forment un ensemble.

On a souvent relevé que les exigences de la guerre sous-marine à outrance reposent sur des bases sérieuses. Cela peut être exact dans des cas isolés, mais ces bases elles-mêmes ne sont pas suffisantes pour justifier des exigences dont la réalisation dépend d'importantes considérations politiques.

Ces lignes signifient sans doute, que la commission des Affaires extérieures du Bundesrath a approuvé le chancelier d'avoir renoncé à l'aggravation de la guerre sous-marine pour éviter les difficultés avec les Etats-Unis. Ce serait donc une défaite pour l'amiral von Tirpitz et pour tous ses remuants partisans.

Le journal bavarois conclut en préchant la confiance envers M. de Bethmann-Hollweg.

TOUT SE PAYE

Le maréchal Weber aura à rendre compte de la pendaison du père du général Voukovitch

LONDRES, 16 août. — A la Chambre des communes, un député, M. Bliss rappelle au sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères qu'il y a quelques semaines, le feld-maréchal Weber, gouverneur du Monténégro a publié une proclamation déclarant que « si le général Voukovitch, ancien ministre monténégrin de la Guerre, et ses deux frères, qui avaient fui du pays, ne se rendaient pas dans un délai de quelques jours, leur père et un de leurs frères, détenus comme otages, seraient pendus. »

M. Bliss demande si cette menace a été mise à exécution et dans ce cas, si le Gouvernement compte tenir le maréchal von Weber personnellement responsable de ce crime, après la guerre.

Lord Robert Cecil répond que, suivant les informations qu'il avait reçues, les faits allégués par M. Bliss sont exacts et que la Vossische Post, journal allemand publié à Serajevo, a annoncé que le père du général Voukovitch a été mis à mort tandis que son frère, « par un acte de miséricorde spéciale » a été gracié. »

Le bombardement de Reims

REIMS, 16 août. — L'incendie de l'hôpital, provoqué par des obus incendiaires, n'a causé que des dégâts matériels. Le personnel et les hospitalisés sont restés complètement indemnes.

Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.
Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.
Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».
En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.
Expéditions Province franco postal dompté contre mandat : 2 fr. : 6 fr. 40 : 4 kg. : 12 fr. 10.
Auguste PELERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

APRÈS LES PLUS RÉCENTS PROGRÈS DE NOS ALLIÉS SUR LA SOMME



PRISONNIERS AVANT LEUR EVACUATION



SERVICE MILITAIRE EN PLEIN AIR



LES ABRIS DES TOMMIES AUX PREMIÈRES LIGNES



POSITIONS ALLEMANDES CONQUISES PRÈS DE POZIÈRES



UN CANON ALLEMAND QUI FUT BIEN REPÉRÉ



DES PRISONNIERS ALLEMANDS ASSISTENT À L'EVACUATION DE BLESSÉS ANGLAIS



UN CHAPELAIN ANGLAIS PREND LE NOM D'UN BLESSÉ



DANS LA TRANCHÉE, PENDANT UN MOMENT D'ACCALMIE

L'avance des troupes britanniques mord chaque jour un peu plus dans les lignes ennemies. Au cours de cette semaine seulement, elles ont gagné 350 mètres sur un front de 1.600 mètres au nord-ouest de Pozières, 500 mètres sur un front de 700 mètres au nord-est de la même ville, et elles ont chassé les Allemands au sud de Guillemont par delà une ligne de crêtes redoutables. C'est de ces

recents succès que le roi George V a félicité particulièrement ses braves au cours de sa visite au front de la Somme. Un dernier communiqué anglais nous montre enfin nos alliés établis dans les tranchées allemandes près de la ferme du Moquet, au sud-est de Thiepval. La marée monte ainsi chaque jour un peu plus, qui submergera l'envahisseur.

APRÈS LA VISITE DE L'U-35

Où les Espagnols apprennent à connaître les pirates

MADRID, 16 août. — Le journal barcelonais *La Publicidad* a publié un long et dramatique récit que le *Liberal* reproduit ce matin du torpillage du *Goneko-Gorta-Mendi*. Ce récit, fait par le capitaine, confirme, en les amplifiant, les déclarations qu'il avait faites précédemment.

Le *Goneko-Gorta-Mendi* était un des meilleurs bateaux de la Compagnie maritime Bilbao-Sota y Aznar et sa perte constitue un désastre pour la Compagnie.

« Il semble incroyable, dit le *Liberal*, que de pareils faits puissent se produire après la visite de l'U-35 à Carthagène. Mais les visites de sous-marins se renouvelleront s'il y a encore quelques messages à porter, comme se renouvelleront aussi les torpillages des bateaux espagnols. Il y a neutralité et neutralité. La nôtre ne ressemble en rien à celle de la Suède, dont les croiseurs coulent les pirates qui approchent de ses côtes. »

D'autre part, le journal *La Correspondencia de España* reproduit un article de la *Publicidad* de Barcelone où sont mis en relief l'illégalité absolue de la conduite des sous-marins vis-à-vis des bateaux neutres et la nécessité d'exiger d'eux une responsabilité.

La destruction des bateaux porteurs de contrebande de guerre n'est admise que dans des cas exceptionnels, lorsque, par exemple, le navire de guerre se trouve dans l'impossibilité de conduire dans un port le bateau neutre capturé ou ne pouvant le faire qu'au détriment de sa propre sécurité. Toutefois, même dans ces conditions, les textes disent qu'avant de procéder à la destruction du navire, les personnes qui se trouvent à bord doivent être mises en lieu sûr et on ne saurait considérer comme tel un canot abandonné à la merci des flots, au milieu du golfe du Lion, par exemple comme cela fut le cas pour l'équipage du *Goneko-Gorta-Mendi*. Mais, en admettant même que dans tous les cas où les sous-marins ont détruit des navires espagnols ils aient agi légalement, en vertu de leur situation spéciale et de l'impossibilité de conduire les prises dans un port de refuge, encore faudrait-il que cette nécessité exceptionnelle fut confirmée par un tribunal devant lequel les commandants de sous-marins auraient à répondre de leurs actes.

En attendant la décision de ce tribunal, les nations neutres qui ont souffert de la disparition de ces bateaux ont un préjudice considérable, devraient utiliser pour un tonnage égal les navires réfugiés dans leurs ports. Si le tribunal compétent considère la destruction comme légitime, les bateaux seront restitués, sinon ils serviront de garantie pour le paiement de l'indemnité voulue.

« Telle est, conclut l'article, la seule forme acceptable pour avoir une garantie de sécurité dans la navigation maritime et pour pouvoir arrêter les effets désastreux des torpillages de bateaux neutres auxquels se livrent les sous-marins allemands et autrichiens. »

"Pour tuer des Boches"

Excelsior a publié naguère la photographie d'un vieillard de soixante-trois ans, M. Eugène Alcide Verd, né le 7 avril 1843, à Ronpont (Ardèche), engagé volontaire le 17 janvier 1915 pour la durée de la guerre au 37^e régiment d'infanterie, où il avait déjà servi pendant la campagne de 1870.

Vu son grand âge, on l'avait gardé le plus longtemps possible au dépôt à Troyes, mais sur son insistance à vouloir partir pour tuer des Boches et pour pouvoir ainsi « raconter des histoires comme tous ceux qui sont allés au front », il fut dirigé en renfort sur la ligne de feu le 5 août 1915.

Evacué pour maladie le 24 avril dernier il est au dépôt depuis le 19 mai et a été versé entre temps dans le service auxiliaire.

Mais voilà qui ne fait plus l'affaire du guerrier : « Je ne suis plus pour vivre longtemps, déclare-t-il à tout instant. Si je puis encore être utile à mon pays, que ne me laisse-t-on repartir pour le front ? »

M. le chef de bataillon Millet, qui commande le dépôt, va se décider à l'employer au ravitaillement vers la Montagne de Reims.

Et le père Verd est au comble de la joie.

Le contrôle aux armées

La commission d'administration générale de la Chambre a désigné six de ses membres pour exercer son contrôle sur le fonctionnement de l'administration civile dans la zone des armées. Ce sont : MM. Bouctot, Jean Hennessy, Perreau-Pradier, Goussier, Magloire et Delaplace.

L'avenir de l'Allemagne était peut-être sur l'eau...

Mais elle a perdu un quart de son matériel!

Le Bureau *Veritas* vient de publier la statistique des navires marchands coulés ou saisis depuis le début de la guerre jusqu'à fin avril 1916. Ce document permet de se rendre compte des pertes subies par la navigation commerciale du fait de la guerre actuelle. Celles-ci s'élèvent à plus de 6 0/0 du matériel total de la navigation mondiale si l'on évalue ce matériel à 50 millions de tonnes, chiffre global.

Les chiffres portent sur deux périodes : la première s'étend d'août 1914 au 31 décembre 1915, l'autre, de cette date au 30 avril 1916.

Le total des pertes s'élève à 1.475 navires et 3.324.725 tonnes, se répartissant comme suit :

Première période : 980 vapeurs jaugeant 2.560.568 tonnes, 228 voiliers jaugeant 156.388 tonnes.

Deuxième période : 221 vapeurs jaugeant 571.222 tonnes; 43 voiliers jaugeant 33.541 tonnes.

Les neutres ont perdu 180 navires de 217.127 tonnes de jauge.

Ces pertes sont lourdes, car les flottes neutres ne représentent environ que 30 à 35 0/0 de la navigation mondiale. En ce qui concerne les belligérants, voici comment les pertes se répartissent par pavillon :

Alliés. — Anglais, 613 vapeurs, 1.422.353 tonnes; 98 voiliers, 26.346 tonnes; Français, 45 vapeurs, 121.612 tonnes; 18 voiliers, 26.375 tonnes; Russe, 18 vapeurs, 36.255 tonnes; 10 voiliers, 9.338 tonnes; Italien, 18 vapeurs, 50.872 tonnes; 3 voiliers, 2.725 tonnes; Belge, 11 vapeurs, 22.938 tonnes; 1 voilier, 2.208 tonnes; Japonais, 3 vapeurs, 9.428 tonnes; Portugais, 1 vapeur, 623 tonnes.

Ce qui donne au total 769 navires jaugeant 1.730.575 tonnes.

Les pertes sont proportionnellement beaucoup plus fortes pour nos ennemis que pour nous-mêmes. Elles se répartissent ainsi qu'il suit :

Allemagne	441 navires	1.106.457 tonnes
Autriche	49 navires	173.317 tonnes
Turquie	36 navires	46.851 tonnes

Total 526 navires 1.326.625 tonnes

On voit, dit notre confrère *Le Temps*, qui commente cette statistique, combien, principalement pour l'Allemagne, la perte est rude, car, si l'Angleterre a perdu 1.450.000 tonnes, la perte n'est pour elle que de 7 0/0 de son tonnage total qui dépasse 21 millions de tonnes, tandis que l'Allemagne, avec 1.106.457 tonnes de perte, a vu diminuer son matériel de tout près d'un quart, puisque avant la guerre son tonnage total était d'environ 6 millions de tonnes. Mais en cela ne reside pas toute la différence, car, si les navires torpillés par les sous-marins allemands sont perdus, absolument perdus, sans gain pour l'agresseur, une grande partie des navires perdus par l'Allemagne sont venus augmenter les flottes commerciales des Alliés.

Et là n'est point la partie la moins intéressante de la statistique du Bureau *Veritas*; il y est en effet donné un relevé des navires à vapeur allemands passés sous un autre pavillon. Ce relevé montre que plus de 795.000 tonnes de navires allemands sont passés sous d'autres pavillons, quelques-uns par vente, soit 33, jaugeant 162.750 tonnes vendus aux Américains, mais d'autres ont été pris, captures ou saisis par les Alliés.

Ces pertes sont particulièrement sensibles pour certaines lignes de navigation allemandes. La Hamburg Amerika, par exemple, ne compte plus que 157 vapeurs sur les 205 qu'elle possédait avant la guerre; le Norddeutscher Lloyd a vu son matériel diminuer de 28 navires, et la ligne Woermann a perdu juste la moitié de son matériel, soit 21 vapeurs sur 42.

Somme toute, sur 1.343 vapeurs possédés par les lignes allemandes, il ne leur en reste plus que 935; le reste a été détruit ou a passé sous d'autres pavillons.

A LA MÉMOIRE DES GRANDS MORTS

Hier matin a eu lieu, en l'église Notre-Dame de Paris, une messe solennelle à la mémoire de ceux qui sont tombés sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine en 1870 et des officiers et soldats français et alliés morts au champ d'honneur au cours de la guerre actuelle. C'est l'Association des anciens combattants de Gravelotte et de l'armée du Rhin qui avait pris l'initiative de cette cérémonie à laquelle le cardinal Amette, archevêque de Paris, s'était fait représenter par le vicaire général Thomas.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre signature électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. »
Cartonnette élégante, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 30

TRIBUNAUX

Un condamné n'était pas content

Au mois de mars dernier, Louis Pinot, âgé de trente-deux ans, en compagnie de deux de ses complices, Charles David et Emile Phasson, comparaissait devant le tribunal correctionnel qui les condamnait respectivement à trois ans, un an et trois mois de prison. Pinot était en outre relégué en raison de son casier judiciaire très chargé.

Peu satisfait de cet arrêt, il souleva l'incompétence de la cour correctionnelle; il obtint gain de cause, et, hier, il venait devant le jury qui examina à nouveau les faits qui lui sont reprochés.

Le 22 décembre dernier, avec ses deux camarades, Pinot s'était présenté 3, rue du Tir, à Nanterre, chez M. Harcel, boucher ambulant. La domestique de celui-ci, Mme Monette, introduisit les visiteurs, qui aussitôt se jetèrent sur elle. Pinot la menaçait avec un rasoir tandis que ses acolytes fouillaient les meubles. Ils y prirent quelques bijoux sans valeur, oubliant, fort heureusement pour le propriétaire, une somme de 8.000 francs en numéraire.

Après plaidoirie de M. Bista, le jury a rapporté un verdict affirmatif sans circonstances atténuantes, de sorte que le cour dut condamner Pinot à cinq ans de travaux forcés.

Indélicat postier

Hier comparaissait devant la huitième chambre le nommé Diophobe, âgé de quarante-sept ans, employé auxiliaire à la recette centrale des postes, rue du Louvre. Attaché au service des rejets, il en avait fait ouvrir des colis militaires qui revenaient du front, la destination n'ayant pu être touchée, et en extrayait les objets à sa convenance, notamment le tabac, les confitures, les conserves alimentaires.

Le tribunal a estimé qu'en raison des circonstances l'acte de Diophobe était particulièrement odieux et l'a condamné à quatre mois de prison sans sursis.

Les prêts à l'État de titres des pays neutres

UTILITÉ ET AVANTAGES

Les opérations de prêts à l'État de titres des pays neutres donnent d'excellents résultats.

Ils permettent au Trésor de conclure à l'étranger des arrangements qui mettent à sa disposition des sommes importantes qu'il utilise pour payer les achats effectués pour la défense nationale.

Pour régler ces achats il lui faut, en effet, de la monnaie des pays neutres où ces achats sont faits. Ces opérations de prêt sont heureuses pour les prêteurs qui y trouvent un avantage copieux.

En effet, en déposant leurs titres, les porteurs reçoivent une bonification d'un quart, soit 25 0/0 de l'intérêt brut annuel des valeurs prêtées en échange desquelles il leur sera délivré un certificat négociable en Bourse.

En outre, ces mêmes prêteurs ont droit au montant des coupons de leurs titres aux conditions habituelles, avec bénéfice de change s'il y a lieu, et de plus au profit qui peut résulter de l'appel au remboursement par voie de tirages au sort de ces mêmes titres.

Avantages pour le Trésor, avantages pour les porteurs, ainsi se résument les opérations de prêts à l'État de titres des pays neutres !



Blessés, Anémiques
FORCE
SANTÉ
VIGUEUR

vous seront rendues
par le

VIN de VIAL

Quina, Viande
et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

VIII

Les idées de Liette

Chez les Vimereux.

Madame Vimereux, qui vient d'être souffrante, est assise dans son jardin et lit. A côté d'elle est son chien Loufoque, une sorte de barbet gris hirsute, dont au-dessus les bons yeux brillants et tendres derrière une voile de poils. Entre les pattes du chien, dort une chatte blanche, « La Neige ». Tout autour, des moineaux piaillent, picorent et sautillent. Parait le vieux Joseph, le valet de chambre.

M^{me} VIMEREUX (qui aime qu'on la laisse tranquille, bourru). — Qu'est-ce que c'est encore?...
LE VIEUX JOSEPH. — C'est Mme Noyelle qui fait demander des nouvelles de Madame...

M^{me} VIMEREUX. — Dites que je vais mieux... et que je la remercie... (Elle reprend sa lecture.)

LE VIEUX JOSEPH (du ton de quelqu'un qui est sûr de « son effet »). — C'est Mlle Noyelle qui est là... avec son Anglaise...

M^{me} VIMEREUX (radoucie). — Ah! bon!... Faites-la entrer... C'est-à-dire... amenez-la ici...

LIETTE NOYELLE (robe toute droite, sans le moindre volant, en linon bleu pastel). — Je ne vous dérange pas, dites, Madame?...

M^{me} VIMEREUX. — Au contraire... Vous me faites bien plaisir... Qu'est-ce que vous avez donc fait de miss Coowig?...

LIETTE. — Elle lit le Times dans l'auto...

M^{me} VIMEREUX (qui regarde Liette avec satisfaction, et s'adresse à moitié à elle, à moitié à elle-même). — Ce que c'est gentil, une jeune fille!... Quand ça n'est ni bas-bleu, ni étudiant, ni chirurgien, ni... (Liette rit.) C'est vrai!... Non seulement vous êtes une délicieuse petite chose, mais encore vous êtes en train de devenir une rareté...

LIETTE. — Parce que je suis paresseuse...

M^{me} VIMEREUX. — Non... parce que vous êtes normale, tout bonnement... parce que vous aimez ce qu'on doit aimer à votre âge... la gaieté, les fleurs, le soleil, la musique, la peinture, la danse...

LIETTE (les yeux brillants). — Oh! oui... la danse surtout!... C'est grand-père qui a été cause de ça!... parce que, quand j'étais petite, il s'était chargé de mon « éducation physique »... comme il avait l'habitude de dire quand il énumérait les six choses qui constituaient son programme...

M^{me} VIMEREUX. — Et ces choses, c'étaient?...

LIETTE. — Pas de col, pas de corset, pas de jartières... de la danse, de l'escrime, et de l'aviron... Le pauvre grand-père!... Ce qu'il m'en a fait faire de battements, et d'exercices d'assouplissement... et comme j'adorais ça, il était ravi... Il disait que j'étais un sujet étonnant... que j'avais tout... le ballon, l'élevation, le parcours!... Alors, grand-mère lui reprochait de se plaire à cultiver mes dispositions, parce que ça lui rappelait son cher ballet de l'Opéra... Et il protestait, je l'entends encore... Il disait... « Mais ne répétez donc pas toujours ça... cette petite finira par croire que je suis un vieux farceur... (Elle rit.)

M^{me} VIMEREUX. — Et alors?...

LIETTE. — Alors... ces mots : « Un vieux farceur », s'étaient collés dans mon esprit sur ce qui concernait la danse... ils s'appliquaient uniquement à elle, mais, plus spécialement, à la danse de l'Opéra... Le jour où j'ai eu douze ans, grand-père m'a menée voir enfin un ballet... J'étais folle... je tremblais de joie... Et quand il m'a demandé : « Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça? » je lui ai répondu ce qui me semblait résumer mon admiration mieux que toutes les phrases du monde : « Oh! grand-père!... je suis un vieux farceur comme vous! »

M^{me} VIMEREUX (elle rit). — Ça a dû l'étonner?...

LIETTE. — Ah! plutôt!... Il était tué!... parce que, il ne devinait pas le travail qui s'était fait dans ma tête... Après, nous nous sommes expliqués... Mais, le résultat de tout ça, c'est que j'ai l'amour de la danse... et je suppose que ça sera un amour malheureux... (Elle rit.)

M^{me} VIMEREUX. — Parce que?...

LIETTE. — Dame!... parce que, comme je n'avais pas encore quinze ans quand la guerre a commencé, je n'avais pas eu l'occasion de danser beaucoup avant... et qu'il est bien probable que je ne danserai plus jamais après... sinon toute seule, dans ma chambre... si je ne peux pas m'en empêcher...

M^{me} VIMEREUX. — Pourquoi donc ne danseriez-vous plus jamais après la guerre?...

LIETTE. — Parce qu'on n'aura plus beaucoup l'esprit tourné à ça... même moi... à cause des morts... et

surtout des éclopés, à qui ça pourrait faire du chagrin de voir gigoter les autres...

M^{me} VIMEREUX. — Il ne faut pas non plus exagérer, ma petite fille... Quand, dans une famille, il y a un enfant infirme, on ne condamne pas pour ça ses frères et sœurs à mener la même vie que lui, et à ne faire que ce qu'il peut faire... ça serait inadmissible...

LIETTE. — Oui... évidemment... Pourtant, il me semble bien que moi je ne pourrai pas danser... ni même courir avec plaisir, sous le nez de mon mari qui aura une jambe de moins...

M^{me} VIMEREUX (étonnée). — Comment, qui aura une jambe de moins?... Vous êtes fiancée à quelqu'un qui a une jambe de moins?...

LIETTE. — Ou un bras... (Mme Vimereux la regarde avec des yeux arrondis.) C'est-à-dire... je ne suis fiancée à personne... Mais je me marierai...

M^{me} VIMEREUX. — C'est probable!...

LIETTE (paisible). — Oui... parce que j'ai une grosse dot... et que je veux avoir des enfants...

M^{me} VIMEREUX (totalement ahurie). — !...

LIETTE (inquiète). — Vous trouvez ça mal?...

M^{me} VIMEREUX. — Mal?... Mais, ma petite fille, je trouve ça délicieux... Il y a si peu de femmes et surtout de jeunes filles qui aient cette volonté-là!... Le désir des enfants est un désir démodé... un désir rétrograde... et pourtant les enfants ne gênent plus guère les parents d'aujourd'hui... On les abandonne à des gouvernantes inconnues, on les laisse à la merci de tous les accidents, de toutes les promiscuités, ou chez soi, ou même dans les hôtels pendant qu'on va allègrement à ses plaisirs ou à ses affaires... Ah! ils me sont plus guère gênants, les pauvres gosses!... Et pourtant on ne veut plus d'eux...

LIETTE. — Moi, mon rêve a toujours été d'en avoir six... (Mme Vimereux rit.) Oui, six fils... Quand j'étais petite, je n'avais que des poupées habillées en garçons... et c'étaient toujours des soldats... J'avais un fantassin, un artilleur, un dragon, un chasseur à pied, un cuirassier et un zouave... qui me représentaient mes enfants... Je les aimais passionnément, surtout le chasseur à pied... il était habillé comme les chasseurs à pied des anciennes images... avec un pantalon gris bleu au peu large, et une tunique à plis... et je me souviens que je passais mon temps à brosser ce que j'appelais sa petite jupe...

M^{me} VIMEREUX (amusée). — Donc, vous voulez avoir six fils?...

LIETTE. — Ou une jambe, ou un œil?... Je ne dis pas que ce soit nécessaire, mais je veux qu'il soit, d'une façon quelconque, un peu démodé...

M^{me} VIMEREUX. — Mais pourquoi, sapristi?...

LIETTE. — Parce que je tiens absolument à ce qu'il ait fait la guerre...

M^{me} VIMEREUX. — Je comprends ça... et je suis joyeusement contente de vous voir dans ces idées-là... (Machinalement) D'abord, ça m'ôte un poids!...

LIETTE (étonnée). — Pourquoi, ça vous ôte un poids?...

M^{me} VIMEREUX. — Pour rien... une crainte qui m'était venue... une crainte en l'air... Donc, je comprends que vous vouliez un mari qui ait fait la guerre... Mais tous ceux qui l'auront faite ne seront pas éclopés, grâce à Dieu!...

LIETTE. — Peut-être... mais c'est tout de même plus sûr... C'est comme qui dirait un certificat de présence au feu...

M^{me} VIMEREUX (pas convaincue). — C'est une façon de voir un peu radicale...

LIETTE. — Je suis comme ça!... Ainsi, je n'épouserais pas non plus un monsieur qui n'aurait pas de moustaches... Ça me dégoûte, les hommes sans moustaches... Et vous?...

M^{me} VIMEREUX. — Moi aussi... Mais moi j'ai soixante-douze ans... Habituellement, les petites filles, et même les femmes d'aujourd'hui, raffolent des gens glabres... ou qui s'efforcent de paraître tels...

LIETTE. — Ah! bien, pas moi!... D'abord, si j'épousais un monsieur sans moustaches, il me semblerait que j'épouse une de mes cousines... car enfin, au fond, il n'y a que ça qui distingue un homme d'une femme, pas?...

M^{me} VIMEREUX. — Evidemment... il n'y a que ça!...

LIETTE. — Alors, si on supprime ça, il ne reste plus rien... (Mme Vimereux rit.) Pourquoi riez-vous?...

M^{me} VIMEREUX. — Parce que vous êtes un amour, une perle rare, un petit merle blanc exquis...

LIETTE. — ?... ?... ?...

Gyp.

Le séjour du roi George sur le front de la Somme

Nous avons dit hier, dans notre dernière heure, que le roi George, à la suite de sa visite au front britannique, avait adressé un vibrant message à ses troupes pour leur exprimer sa pleine satisfaction.

Le roi venait de passer toute la semaine au milieu de ses armées, visitant les villages récemment reconquis : Fricourt, Mametz, Contalmaison, Montauban, vivant avec ses troupes, s'entretenant familièrement avec les officiers et les hommes et voulant se rendre compte lui-même des conditions ordinaires de la vie au front.

Pendant ce séjour, le roi George a invité le président de la République, ainsi que le général Joffre et le général Foch, à venir déjeuner avec lui au quartier général du général Douglas Haig.

Le président a passé plusieurs heures avec le roi au milieu des troupes anglaises. L'entrevue a été très cordiale et très confiante.

Le roi d'Angleterre a également profité de sa présence en France pour rendre visite au roi et à la reine des Belges.

La presse anglaise consacre à son séjour aux armées d'intéressants articles. Le correspondant de guerre du Daily Mail dit que le roi débarqua à Boulogne mardi matin, ayant fait la traversée sur un navire de guerre. Le jeudi il visita le champ de bataille de la Somme et le terrain arraché à l'ennemi le 1^{er} juillet dernier.

Le roi s'est trouvé plusieurs fois à portée des pièces ennemies, et c'est par miracle que des obus n'aient pas éclaté dans son voisinage immédiat. « Si Fritz savait qui est là, disaient les hommes, pas de doute, il enverrait quelques-unes de ses dragées! »

Il a vu les positions de départ avant l'offensive; puis il s'est promené pendant une heure et demi au milieu des débris de la grande bataille, enjambant des parapets, des sacs à terre, des fils de fer brisés, les trous d'obus et de mines.

Dans une localité dont le nom est célèbre, il aperçut un petit tertre au milieu d'un cratère avec une humble croix de bois. Il s'est penché sur cette tombe pour lire l'inscription où il vit ceci : « Ici repose le corps d'un soldat anglais inconnu. » Le roi s'est découvert sans rien dire.

Le roi a voulu pénétrer dans un abri de 10 mètres de profondeur; l'un des généraux qui l'accompagnaient lui déconseilla de poursuivre la visite de ces caves malsaines qu'on n'a pas encore eu le temps de nettoyer.

Un grand lit de fer avec un sommier métallique était abandonné près de l'entrée de l'abri. « Il est clair, dit le roi, qu'ils pensaient faire ici un long séjour ». L'entourage du roi ramassa des souvenirs de la résistance acharnée de l'ennemi.

Puis le souverain fut conduit sur une hauteur d'où, par un temps clair, on voit se dérouler en un vaste panorama toute la région où se livrent les combats en cours. Mametz est aux pieds du spectateur. A gauche, c'est Fricourt; en face de soi, on voit Contalmaison et Pozières; à droite, on peut découvrir Montauban et le bois des Trones. Dans une longue vue, présent de la reine, le roi a vu se dresser dans Mametz une tache grise. On lui a dit que c'était « le mur » qui ressemblait debout. Le roi a vivement regretté de ne pas avoir vu d'avions ennemis. Mais les oiseaux de guerre allemands sont devenus extrêmement timides.

D'après le correspondant britannique de l'agence Reuter sur le front ouest, le roi a assisté au bombardement de Pozières par les Allemands. Il est resté debout pendant la canonnade, alors que les obus passaient en sifflant au-dessus de sa tête, et il ne quitta qu'à regret la scène du combat.

Le Daily Chronicle rapporte cette anecdote : « Sur un point du front où nombreux étaient les soldats qui vauquaient à leurs occupations, le roi fut vite reconnu et acclamé avec enthousiasme. Parmi ceux qui, rangés au long du chemin, poussaient des hurrahs à tue-tête, étaient des hommes du régiment du Northampton, accompagnés de leur mascotte. Cette mascotte, c'est Joseph Lefèvre, un petit Belge d'une douzaine d'années, dont la mère fut, dit-on, tuée par les Allemands, tandis que son père, blessé, était envoyé prisonnier en Allemagne. »

« Je crois bien, dit le roi en s'arrêtant, que j'ai enfin trouvé le plus jeune de tous mes soldats. Quel âge as-tu, mon enfant? »

« Joseph qui, bien qu'ayant déjà gagné les galons de caporal, ne comprend pas encore beaucoup l'anglais, resta interdit. »

« Voyons, reprit George V, en français, cette fois, dis-moi, au moins, si tu aimes être soldat? »

« Oh! oui, monsieur le roi, s'écria l'enfant, et je voudrais bien me battre avec les Boches. »

« Le roi sourit de ce bel enthousiasme. »

« Te voilà déjà caporal. C'est, nous ferons de toi un général. »

« Puis il s'éloigna. »

Le roi est rentré à Londres

LONDRES, 16 août. — Le roi d'Angleterre est rentré hier après-midi au palais de Buckingham; il était accompagné par le prince de Galles. (Information.)

VACANCES COURS ET LEÇONS
PIGIER, 53, rue de Rivoli

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



L'ACTIVITÉ

Il fait chaud. Mais serait-ce la peine d'être à la campagne, si l'on devait y vivre, comme à Paris, dans une pièce aux volets clos? Et, bien que le soleil monte, de plus en plus haut, au-dessus du jardin, Geneviève et moi nous sommes venues nous y installer.

D'ailleurs un immense pin, aux larges branches basses, nous abrite en partie. Une épaisse haie de buis semble nous isoler du monde. Et devant nous s'étend en un feuillage inextricable une véritable forêt vierge, en miniature, où s'emmêlent les rosiers et les houblons, les magnolias et les lauriers, les fusains et les lilas.

Toutes ces fleurs sentent bon. Toutes ces feuilles s'agitent imperceptiblement dans l'air surchauffé et, nichées dans les arbres, les cigales s'éposillent à lancer leurs cris stridents. Et ce soleil, cette chaleur, ces parfums et ce bruit monotone nous plongent, Geneviève et moi, dans une torpeur béate à laquelle, sans remords, nous nous abandonnons.

— Quel repos! quelle détente! murmure soudain Geneviève en levant mollement ses bras nus au-dessus de sa tête. Comme c'est bon après notre existence névreuse de Paris!

— Vous menez une vie névreuse, Geneviève? Pourquoi donc et qui vous y force?

— Mais les circonstances, ma chère amie, et le genre de vie que je mène. Le temps passe si vite que, malgré toute mon activité, je n'arrive souvent qu'à faire la moitié de ma besogne.

— Êtes-vous sûre d'être si active que cela?

— Mais je ne m'arrête pas de toute la journée. Je fais des courses, des visites. Je me déplace même pour rendre service ou faire plaisir à quelqu'un toutes les fois que je le puis. Enfin, je suis sans cesse en mouvement.

— En un mot, vous vous agitez, alors que vous croyez vous montrer active. C'est une confusion, chère amie, et beaucoup de jeunes femmes la font comme vous.

— Et naturellement, me dit Geneviève, d'un ton un peu piqué, vous êtes seule à ne pas la faire.

— Ma bonne amie, ne vous fâchez pas et permettez-moi de vous répondre indirectement. Tenez : vous êtes une joueuse de tennis émérite. Mais votre force à ce jeu vient précisément de ce que vous n'accomplissez que les mouvements nécessaires et avec une régularité parfaite. Vous battez ainsi, sans peine, des partenaires débordant de gestes et qui se dépensent inutilement en mouvements faux. Moralité : votre jeu est actif, le leur est agité.

— Merci... mais en dehors du tennis?

— En dehors du tennis, vous vous dépensez certainement trop, car la véritable activité consiste à assigner à chaque tâche assez de temps pour la mener à bien. Il n'y a nulle paresse à ne pas surcharger ses journées et la sagesse exige que l'on s'y réserve assez de loisirs pour réfléchir, pour se distraire, pour se reposer.

— Vous trouvez le temps de vous reposer, vous, à Paris?

— Mais oui.

— Comment faites-vous?

— Je commence par régler, à l'avance, l'emploi de mon activité et je me garde bien d'en surcharger le programme. Cette dernière condition est essentielle pour me

mettre à l'abri du découragement qui m'envahirait si je voulais tenter impossible.

— Savez-vous, chère amie, observe ironiquement Geneviève, que si mon activité n'est que de

l'agitation, la vôtre ressemble, comme une sœur, à l'oisiveté?

— Mais l'activité n'a rien de commun avec le surmenage. Si j'ai le temps de faire six lettres dans une matinée et de les faire bien, pourquoi tenterais-je d'en écrire quatre autres au risque de les « saboter » toutes? Je fais preuve d'une sage activité en m'intéressant à mon travail et en m'efforçant à le réaliser de mon mieux. Je ferais preuve de paresse si je l'abandonnais, sans que l'heure l'exige, avant de l'avoir mené à bien.

« Pour nous autres femmes qui n'avons pas connu la nécessité de suivre une carrière, l'activité consiste à remplir avec goût et aux heures qu'il faut nos devoirs de mère de famille et de maîtresse de maison. En

inspectant soigneusement l'ouvrage des domestiques ou le linge rapporté par la blanchisseuse, en renouvelant les fleurs du salon, en brodant un coussin, en lisant un livre, en surveillant la leçon de votre petite fille, vous faites preuve d'une activité peut-être plus méritoire que celle de la jeune préposée qui, derrière son guichet, vous vend des timbres, machinalement et sans le sourire. Car sa volonté à elle est toute passive et n'a pour but que le gain. La vôtre est volontaire et ne vise qu'au bien-être des vôtres ou à l'embellissement de votre maison.

« Pour être réelle, l'activité doit donc représenter un effort et une volonté constante de progrès. La même besogne accomplie par un individu actif et par un individu paresseux ne donnera pas à l'un et à l'autre la même résultat et non plus, du reste, le même plaisir. Pour l'un, ce n'est qu'une corvée dont il se débarrasse. L'autre, en s'y consacrant tout entier, y trouve un intérêt toujours renouvelé.

« Et, pour faire contrepoids à nos perpétuelles angoisses, nous devons, plus que jamais, nous laisser absorber par la vraie activité. « Le travail, a dit Flaubert, est le meilleur moyen d'escamoter la vie ».

Madeleine de R...

QUELQUES CONSEILS

Homards à la Mac-Kinley (recette demandée). — Préparer un court-bouillon au vin blanc avec carottes, oignons coupés en rouelles; lorsqu'il est en pleine ébullition, plonger dedans les homards vivants. Une fois cuits, égoutter les homards, retirer de la carapace les chairs que l'on découpe en escalopes. Ranger celles-ci sur un plat long en les chevauchant et les remettant dans l'état où ils se trouvaient dans la carapace. Placer une tête de homard sur chaque extrémité du plat. Avec le court-bouillon passé au tamis, délayer un roux blond, y ajouter une grosse truffe découpée en lames, faire réduire cette sauce à demi-glace, verser sur les escalopes, servir bien chaud.

Bananes en gelée. — Prenez des bananes bien mûres, enlevez la peau, mettez-les au four dans un plat beurré; saupoudrez de sucre. Laissez cuire 20 à 25 minutes, servez froid ou chaud.

Beignets de bananes. — Prenez des bananes pas trop mûres, coupez-les en deux dans la longueur, trempez-les dans du cognac et dans une pâte à frire. Faites frire. Servez chaud ou froid après avoir saupoudré de sucre. — POPOTE.

Correspondance

Une de nos lectrices. — Pour un dessus de lit on choisit très rarement des modèles à personnages que l'on réserve pour les stores.

Une fiancée de seize ans. — Mettez une forte couche de poudre blanche. En France, les jeunes filles du monde ne voient leur fiancé que chez elles ou chez des amis très intimes et d'âge respectable.

Bonne aux yeux verts. — Très difficile. Essayez des compresses d'eau très chaude, sans frotter. Beaucoup de sommeil.

Mina. — Le tapis de table est aujourd'hui presque supprimé, surtout si le bois est joli et en bon état. Dans tous les cas, le tapis ne se fait plus en coloris, mais entièrement blanc.

Liseron bleu. — Votre mère a tout à fait raison. Les bijoux pour une jeune fille doivent être extrêmement discrets.

Maria B., Louveciennes. — De l'exercice! Marchez beaucoup. La marche est le meilleur des sports. En pleine campagne, elle développe les poumons et fait jouer les muscles.

M. Z., à Arles. — Supportez ce petit inconvénient. Méfiez-vous des traitements violents qui ne pourraient qu'augmenter le mal. Je ne connais aucun moyen de supprimer ces petites taches.



MODES ET CHIFFONS

Pendant que sur la plage ensoleillée ou à l'ombre des grands arbres du jardin nos enfants s'ébattaient, profitant pleinement de leurs vacances et redonnant à leurs petites jupes les roses vermeilles d'une bonne santé et à leur teint le ton doré d'une peau brunie par le grand air, les mamans travaillaient et travaillaient. Les mois de villégiature sont ceux durant lesquels on a le temps de coudre; souvent déchargées des soucis d'une maison à diriger, nous faisons de longues stations en plein air, et tout en surveillant les mouches nous tirons l'aiguille. Le petit ouvrage tant décrié n'existe plus; celles qui font de la broderie, de la dentelle ou de la tapisserie excellent aujourd'hui des travaux artistiques ayant un réel intérêt, mais, pour l'instant, ces travaux de luxe ne sont guère à l'ordre du jour, et celles qui n'ont point besoin de faire, par une sage raison d'économie, de la lingerie pour elles ou pour leurs enfants, tricotent pour les soldats, travaillent pour les blessés ou habillent les poupons des familles pauvres.

Les mamans, en dépit des préoccupations graves, causent un peu chiffons tout de même. Il ne faut point leur en vouloir; c'est un devoir de maintenir notre réputation d'élégance, et il nous faut lutter sur le terrain économique et conserver à nos industries de luxe toute leur supériorité. On parle de la mode prochaine et c'est justement parce que la plupart des budgets sont réduits qu'on ne veut commander qu'à bon escient. Celles qui s'attendent à trouver dans les nouveautés de grandes transformations seront un peu déçues.

La principale caractéristique est une extrême sobriété point de tissus raides : de formes molles, de garnitures très détachées, un ensemble qui n'a point l'air de tenir au corps. Certaines robes du moyen âge, ou, si vous le voulez, les plus tombantes de la robe de Notre-Dame de Lourdes vous donnent un peu l'aspect des robes actuelles. C'est l'effet un peu inattendu d'une jupe ample portée sans jupon et qui plaque aux jambes à chaque pas. Nous sommes loin de la crinoline, vous le voyez!

Certaines robes droites, lâches et floues, sans taille marquée, qui ressemblent à des manteaux ou à des sarraux d'indienne, à quelque chose près, comme vous en voyez dans la page ci-contre, sont fort à la mode. Celles qui sont fières d'une jolie taille les trouveront trop imprécises, mais elles donnent un aspect onduleur et souple extrêmement séduisant. Les jupes sont plates du haut; les hanches qu'elles étoffaient cet été ont tendance à être estompées, et ce pendant la ceinture est plutôt basse que haute. Les tons neutres sont naturellement les préférés; les gris les tons brun clair ou foncé, le bleu, le violet sombre, tout cela brodé d'une teinte pas trop tranchante : ficelle sur prune, ardoise sur marine, etc. Et comme tissus, des velours de toute façon, car les lainages vont de plus en plus devenir d'un prix inabordable.

Mais, vraiment, nous avons bien le temps de songer aux toilettes d'hiver. Nous ne sommes qu'à mi-août; en cotoillant simple de percale ou de zéphyr et en soulignant plats, nous profitons des vacances comme nos petits. Pour porter avec ces robes de coton simplettes et peu coûteuses, on a des capelines souples en même tissu et de petits vêtements légers en tissu de laine ou de soie. On fait avec les echarpes de tricot de petits boléros drôles faciles à jeter sur les épaules et qui ne froissent pas les manches des blouses. La blouse « marin » droite, qui se passe comme un maillot, est portée par les jeunes filles et jeunes femmes sur toutes les plages; blanche avec un col de couleur, elle se pose sur toutes les jupes de flanelle ou de toile. Le chapeau peut être en feutre blanc ou assorti au col. L'extrême simplicité d'une robe blanche impeccable est une élégance qui vaut souvent mieux que les farfeluches fragiles et coûteuses!

Jeanne Farmant.



mettre à l'abri du découragement qui m'envahirait si je voulais tenter impossible.

— Savez-vous, chère amie, observe ironiquement Geneviève, que si mon activité n'est que de

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Une des robes demi-vagues qui caractérisent la mode nouvelle : celle-ci est en serge sable garnie d'étroits galons marine. Toque et ombrelle de crêpe bleu — 2. Robe de gabardine marine garnie de soutaches d'argent. La ceinture disparaît sous un devant tombant droit. — 3. Tailleur de faille prune. La petite jaquette est bordée de velours, ainsi que la ceinture. La jupe offre devant l'originalité d'un tablier plus court que la robe. — 4. Grand canotier de velours blanc garni de deux touffes de plumes de coq. — 5. Petit chapeau de velours blanc garni de deux touffes de plumes de coq. — 6. Groupe de colifichets, éventails et sacs en ruban, pour accompagner les toilettes de ville.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— Le prince consort des Pays-Bas a quitté Berne hier pour rentrer en Hollande.

INFORMATIONS

— S. A. R. le duc de Vendôme, beau-frère de S. M. le roi des Belges, accompagné du petit prince Philippe d'Orléans, duc de Nemours, a présidé la distribution solennelle des prix aux élèves de l'école Albert-Elisabeth, au cercle du Soldat belge de Calais. Plusieurs centaines de garçons et filles, enfants de réfugiés belges, suivent régulièrement les classes de cette école.

— Le duc de Westminster, au retour d'un raid en automobile à la frontière tripolitaine, où il eut maille à partir avec les Senoussis, a dû s'arrêter à Paris, souffrant d'une crise de fièvre assez forte. Il est soigné à l'hôpital de lord Mubelham, rue de Presbourg. Des que son état de santé le lui permettra, le duc retournera en Angleterre.

— Le capitaine Georges Haller, pilote à l'escadrille..., a été cité à l'ordre de l'armée, en ces termes glorieux :

« Jeune pilote ardent et audacieux, volontaire pour toutes les missions. Depuis deux mois en escadrille a recherché toutes les occasions de se distinguer. »

« A trouvé la mort dans la nuit du 5 au 6 août 1916, au cours d'une expédition de bombardement. »

DEUILS

— On annonce d'Alexandrie la mort de la mère du Sultan d'Egypte, décédée dans la matinée du 15 août.

Nous apprenons la mort :

De M. Bertrand d'Elbée, l'un des sept fils du lieutenant-colonel marquis d'Elbée et de la marquise née Hoskier. Est disparu depuis 1914, son corps a été retrouvé et identifié à Gorée, près Charleroi.

Un autre de ses frères, le sous-lieutenant Philippe d'Elbée, est mort pour la France. Deux autres sont portés comme disparus. Le dernier, Christian d'Elbée, est sous-lieutenant d'infanterie au front.

Du baron Alfred Cresté de Palmet, décédé en son domicile rue de Monceau. Il avait épousé Mlle Blétry.

De l'aspirant Marcel Braudemoulin, âgé de vingt ans, mort pour la France, fils du général de division Braudemoulin, qui fut secrétaire général de la présidence de la République.

De M. Victor Drioux, industriel, décédé à Lille, en mai 1916, âge de soixante-seize ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 32-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

PHOTOGRAPHES



Adressez toutes vos photographes, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à **EXCELSIOR**

qui vous les rétribuera

THÉÂTRES

A la Porte-Saint-Martin. — C'est ce soir que la Porte-Saint-Martin donnera une reprise des *Oberlé*. On sait que cette pièce qui eut déjà des centaines de représentations et quitta l'affiche avant d'avoir épuisé son succès, a été tirée du roman de M. René Bazin par M. Edmond Haraucourt. Son interprétation a été confiée à MM. Jean Kemm, Colas, Jean Duval, Danjorès, etc., et à Mmes Grumbach, Carmen Deraisy, Andrée Pascal, Jane Calice, etc.

A l'Opéra-Comique. — Ce soir, Mlle Berthe Lamare chantera *Madame Butterfly* pour la première fois à l'Opéra-Comique. Sa seconde représentation dans le rôle de la Geisha aura lieu samedi soir, 26 août ; elle jouera ensuite *Loutse* ou elle avait laissé d'inoubliables souvenirs.

Celles qui s'en vont. — On annonce la mort d'une artiste qui devait sa popularité dans le monde du café-concert et des pellicules à ses exagérations faubouriennes et à sa nature réplète. Mme Jeanne Bloch avait cinquante-huit ans.

La santé de M. Albert Lambert fils. — M. Albert Lambert, qui sera pendant une quinzaine de jours dans l'impossibilité d'écrire, nous prie de remercier et de tranquilliser pour lui les nombreux amis qui ont fait prendre de ses nouvelles. L'illustre tragédien en sera quitte pour cette période de repos forcé.

Au Jardin du Luxembourg. — De 4 à 6 heures, festival symphonique et vocal par l'Association des Concerts du Jardin du Luxembourg et l'Orchestre des Concerts-Rouge réunis.

JEUDI 17 AOUT

La Matinée

Même spectacle que le soir : Châtelet, 2 h. ; Palais-Royal, Renaissance, Variétés, Vaudeville, 2 h. 30.

La Soirée

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — A 8 h. 15, *Madame Butterfly*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Charrelle anglaise*.

Châtelet. — A 7 h. 50, *Les Espions d'une petite Française*.

Théâtre Impérial. — Ce soir, à 8 h. 15, première du spectacle de réouverture.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille, Prisonnier des Hommes bleus*, etc.

Marigny. — *Tamara* (ou *Haine de mort*), par Sahary Djell.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche (dimanche matinée), à 8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oberlé* (tous les soirs sauf lundi, matinée jeudi et dimanche).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Si j'étais roi*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*.

Vaudeville. — A 8 h. 30 et 8 h. 30, *la Guerre en Orient, l'Offensive française sur la Somme*, etc.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 8 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.

Omnia-Palace. — *Cœur de garruche* (L. Massari); *les Espions d'Alsace* (2^e épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

LE SECOURS NATIONAL

La vingt-quatrième souscription ouverte entre les fonctionnaires, employés et agents des services de la Préfecture de Police (Paris et banlieue) a fourni une somme de 11.017 fr. 35, que M. le Préfet a répartie suivant les indications des souscripteurs, entre l'Œuvre du Secours National et l'Office Départemental de la Seine, pour les trois sections des soldats mutilés et amputés, des prisonniers de guerre et des troupes de blessés.

LA POUDRE LOUIS LEGRAS EST TRES EFFICACE CONTRE L'ASTHME. SOULAGEMENT RAPIDE ET DURABLE. 2 FRANCS, PHARMACIES

Faits divers

Les désespérés. — Hier matin, à 7 h. 30, des marins ont retiré du canal Saint-Martin, en face du numéro 210 du quai de Jemmapes, le cadavre d'un homme nommé Jean Motlard, âgé de soixante-trois ans, domicilié 205, rue Mareadet.

L'enquête faite par M. Vaisière, commissaire de police, a établi qu'il s'agit d'un suicide.

Au pont de Tolbiac, vers 2 heures de l'après-midi, un homme âgé de cinquante ans environ qui se trouvait sur un bateau-parisien se dirigeant vers Charenton s'est jeté dans la Seine.

Malgré des recherches entreprises aussitôt, le corps du malheureux n'a pu être retrouvé.

MERVEILLEUX REGENERATEUR DES CHEVEUX

Etant donné le nombre considérable de régénérateurs de cheveux et de lotions offerts au public, il est du plus grand intérêt de savoir que tous les bons pharmaciens vendent actuellement un régénérateur d'une efficacité si remarquable, pour faire pousser les cheveux et détruire les pellicules, que le propriétaire de cette fameuse préparation n'hésite pas à garantir le remboursement du prix versé pour l'achat d'un flacon, si après emploi, l'acheteur n'est pas complètement satisfait des résultats obtenus. Ce nouveau régénérateur est connu sous le nom de « Lotion Lavona ». Les personnes qui nous lisent comprendront immédiatement le secret de son succès étonnant lorsqu'elles sauront qu'il est préparé au moyen de la formule suivante, dont la renommée est universelle : 50 grammes d'alcool à 90°, 30 grammes de Lavona de Composé, 7 décigrammes de menthol cristallisé et 45 grammes d'eau distillée. Si vos cheveux tombent, si vous êtes ou devenez chauve, si vous avez des pellicules, si vous avez le cuir chevelu qui vous démange, ou la chevelure sèche, cassante, terne, peu ou pas soyeuse, vous devez immédiatement acheter un flacon de 9 fr. 75 chez votre propre pharmacien. En même temps que votre achat, vous recevrez une garantie vous donnant droit au remboursement intégral de votre argent si vous n'obtenez pas la satisfaction espérée.

L'ALCOOL de MENTHE

RICQLÈS

est un produit hygiénique et antiseptique indispensable

CINZANO
VERMOUTH

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 17 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXIV

Qui est la suite du précédent

— Sa demeure a son secret ?
— Peut-être...
— Sans doute y a-t-il une communication entre le bar et la demeure de ce bandit ?
— Si tu avais l'intention de te servir de ce passage, ignoré des profanes, je te conseillerais de ne le point faire... Surpris, ce serait la mort pour toi... et pour moi...
— Je le répète que tu es condamné.
— Par qui ?
— Li-Pou-Fang... On te tuera cette nuit...
— Qui l'exige ?
— Mon père.
— Wo-Li-Wo eut un haut-le-corps...
D'une voix quelque peu altérée, il interrogea :
— Ses raisons ?
— Il l'accuse d'être le complice de Jack Arvinson...
— Wo-Li-Wo tressaillit à nouveau...
Jean acheva :
— ...et de l'avoir aidé à pénétrer dans les fameux souterrains...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Le Chinois se souvint de l'accusation portée contre lui en présence du louche Carranza...

Il pensa :

— Jusqu'ici, Jean dit vrai...

En dévisageant le jeune homme, il questionna :

— Comment sais-tu ?

Jean conta brièvement la scène qui s'était passée entre son père et Littleman, alors qu'il était caché derrière son rideau...

Wo-Li-Wo devint non point livide, mais verdâtre...

Dans un souffle, il articula avec peine :

— Je ne suis pas complice de Jack Arvinson...

Ce n'est pas moi qui l'ai introduit chez Li-Pou-Fang !

— Tu mens !

— Non...

Ce n'est pas toi qui as organisé la mise en scène de l'impasse ?

— Quelle mise en scène...

Près d'une porte basse, munie de fortes serrures, j'ai retrouvé, à demi brisée, la bicyclette de Jack...

— Près d'une porte bardée de fer...

— Oui...

— Ah !

— Eh bien ?

Jack Arvinson a dû s'introduire chez Li-Pou-Fang par cette porte... elle donne accès dans le souterrain... Je me souviens maintenant... Le signal a retenti, cette nuit-là... celle au cours de laquelle Jack a disparu...

— Quel signal...

Quiconque entre par cette porte, met les pieds sur la première marche de l'escalier d'ébène, prévient sans s'en douter de sa présence... Jack aura été surpris... Ton père savait que Jack et toi aviez eu une conversation chez Carranza... Ton père savait que Jack espionnait ici... Ton père m'a, à ce moment, accusé d'être le complice de

Jack et je l'ai prévenu que je ne le lui pardonne-rais jamais !

Jean frissonna...

Wo-Li-Wo venait de prononcer ces mots du ton qu'il aurait pris pour lire un arrêt de mort...

Et Wo-Li-Wo ajouta :

— Ton père doit avoir quelque raison majeure aujourd'hui pour désirer ma mort... la connais-tu ?

— Non...

— Du moment que c'est lui qui menace le premier, je dois me défendre...

— Et pour pouvoir le défendre, il faut que tu vives... il le faut pour d'autres raisons encore...

Je veux savoir la vérité sur la disparition d'Argirh... Tu dois la connaître...

— Te la dirai-je si tu m'as promis de ne pas la trahir ?

— Wo-Li-Wo !

— Tu peux menacer... J'ai dit...

Dis-moi seulement s'il est bien vrai qu'Argirh, sa fille et James Perry se soient embarqués pour le Japon...

— Que t'a dit ton père ?

Qu'Argirh, sa fille et Perry étaient en route pour le Japon...

— Il a menti...

— J'en étais sûr... où est-il ?

Tu me demandes de trahir le secret de Li-Pou-Fang... Je veux bien trahir le secret de ton père... pas celui de mon maître...

— Si Bradway te le demandait ?... Bradway, ton bienfaiteur ?

— Je ne répondrais pas...

— Si je te disais que Bradway est aussi en danger de mort ?

— Je ferais l'impossible pour le sauver...

— Eh bien, il a déjà failli mourir... Sans un hasard providentiel, il serait au fond de la mer... mais il vit, je l'ai sauvé...

— Je ne l'oublierai jamais...

Les courses de Saint-Sébastien

Résultats du 15 août

Priz Verdurette. — 1. Antivari (O'Neill); 2. Basoir (Goaille); 3. Fearless (Bowed). 3 long., 2 long.

Non placés : Emotionnant (L. Bara), Prussian Blue (Marsh), Chichester (Meunier), Ruel (Debord), Pantruche (Grant), Soudi (Arnaut), Saint-P. (Fisch), Roggia II (Migeon), Promitide (Drayton), Harry Covert (Augé).

Priz Pascal. — 1. Wallon (O'Neill); 2. Garama (Sembal); 3. Danile (Marsh). 3 long., 1/2, 2 long., 1/2.

Non placés : La Blère (Hanson), Mougairé (Bouillon), La Perche (Allemand), Tibey (Garcia).

Priz Volterra. — 1. Serpent V (O'Connor); 2. Va Tout (Drayton); 3. J'en Donne (Arnaut). 3 long., 2 long.

Non placés : Sunbath II (Hrons); Po (Gertner), Ridgadin (Ball).

Priz des Violettes. — 1. Shunce (O'Neill); 2. L'Insurgé (G. Stern); 3. Poudar (Bouillon). 2 long., 2 long., 1/2.

Non placés : Pepita (J. Cooke), Novio (Milton Henry).

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL du 16 Août 1916

Beaucoup de monde aujourd'hui à notre marché libre de la Bourse. On remarque plusieurs membres et négociants des régions éloignées venus pour se rendre compte par eux-mêmes de la situation agricole des céréales, la moisson étant assez avancée pour apprécier la récolte dans les principaux centres de culture.

La taxation du blé, de la farine, des sons, des avoines, la menace qui attend les autres produits, ne sont pas de nature à faciliter les affaires, celles-ci s'engagent très difficilement même pour ces derniers produits en présence de la réserve des acheteurs et des prix soutenus demandés par les vendeurs qui paraissent devoir faire des concessions. C'est donc demain seulement que l'on pourra fixer les cours et constater les affaires traitées.

La répartition des sucres a donné aujourd'hui 77 sacs pour 200 demandes. Londres ferme sans changement. Stock 13,842 contre 158,366 sacs en 1915. New-York, blé roux d'hiver, 154 contre 151; Chicago, 142 contre 137 1/2 hier. Hausse due aux achats de la meunerie sur les rapports de la récolte au Canada.

La tendance des prix des viandes s'accroît vraiment vers la baisse. Est-ce la température, la menace de laxation ou encore les organisations municipales qui décident ce mouvement? Quoi qu'il en soit, aux derniers marchés de La Villette, comme aux Halles centrales, les prix ont baissé assez sensiblement. Les cours s'étaient améliorés la semaine précédente à notre grand marché à la suite du décret qui devait entrer en vigueur et dont la date d'application est reportée à une date ultérieure, on se demande pourquoi il s'agissait de l'indication de l'abattage des jeunes femelles de l'espèce bovine, âgées de moins de deux ans et demi.

Aux Halles, aujourd'hui, les arrivages de viandes étaient moyens : 91,520 kilos. Le filet de bœuf a été coté à 3 fr. 20, le faux-filet à 3 fr., le gigot à 2 fr. 20, l'épaule à 1 fr. 50. Veau 3 fr. 20, soit de la baisse sur le bœuf et un peu de hausse sur le veau. En volaille, les prix étaient faibles. Pommes de terre, 18 à 30 fr.; pois, 35 à 40 fr. les 100 kilos.

Une information officielle fait connaître que, à l'encontre des bruits qui avaient couru, l'intendance ré-

quisitionnera, sur la récolte 1916, une quantité de vin au moins égale à celle de 1915, c'est-à-dire de 4 millions et demi d'hectolitres.

METALLS A LONDRES

La tonne de 100 kil : cuivre Chili disp., 115; liv. 3 mois, 112; électrolytique, 124; étain comptant, 172 1/2; liv. 3 mois, 170 1/4; plomb anglais, 30 3/4; zinc compt., 42 1/2. Argent, l'once 31 gr. 1035, 31 d. 3.

La Bourse de Paris

DU 16 AOUT 1916

Bonne séance de réouverture durant laquelle de nouveaux progrès ont été enregistrés dans un certain nombre de compartiments alors que par ailleurs la fermeté restait la note quasi générale.

Dans le groupe de nos rentes, le 3 0/0 reste à 63 70, tandis que le 4 0/0 passe de 89 75 à 89 90. Aux fonds étrangers, l'Extérieure subit quelques réalisations qui la ramènent à 99 25. Russes soutenus.

Les établissements de crédit restent calmes aux environs de leur précédente clôture. Parmi les grands chemins français, le Nord s'améliore à 1,480, l'Orléans à 1,209. Léger tassement des lignes espagnoles.

Bonne tenue du Rio à 1,750. En Banque, on a recherché la Bakou jusqu'à 1,110, Maltzoff de 602 à 715 et Harimann de 444 à 451.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 244 1/2; Pétersbourg, 180; New-York, 590 1/2; Italie, 91; Barcelone, 504.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

LUSEOL DES POILUS

DESINFECTANT RADICAL CONTRE TOUS PARASITES

Flacons : 1 fr. 50 ; 1 fr. 75 franco. 41, boul. Clichy, Paris, et tous magasins.



BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR !!!

Plus de Culoirs! Plus de Nœuds! Economie 50 %. Demand. d'les Bureaux de tabac, 30 c. le cahier. Excelsior Protector Croco grand et son cahier, 4 fr. Env. rec. c. M ou L-pies. CHAUVÉ, 15, r. Parrot, Paris.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS, ARGENT de SUITE BANQUE GIRON 154, rue de Valenciennes, 67, rue Rambuteau. Tél. 154.



SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADONCIR LA PEAU

TOUTE FEMME

doit examiner la merveilleuse Seringue à trois MARVEL à injection et à aspiration pour la toilette intime.



Recommandée par les médecins dans tous les pays depuis 20 ans. Brochure illustrée non nant avec prétexte "noyé" gratis sous pli cacheté. 20, rue Godot-de-Mauray, PARIS.

Pilules Galton

contre l'OBESITE, à base d'Extraits végétaux.

Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé.

PRINCIPE NOUVEAU — CURÉ ECONOMIQUE, DONNANT TOUJOURS LES MEILLEURS RESULTATS. Le flacon avec instructions 5.25 (contre remboursement 5.50). J. RATIE, ph., 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

— Alors, tu ne veux pas parler ?
— Tu me poses des questions auxquelles je ne puis répondre.

— Et miss Edith ?
— Eh bien ?

— Qu'en ont-ils fait ?... Vit-elle ?... Ne cherche pas à m'induire en erreur... Je sais qu'elle est en-

— Tu qui l'attirée dans un piège... C'est moi qui ai tué Fao-Li-Tou... C'est moi qui ai mis le feu au repaire de ce vieux scélérat... Rends-moi Edith.

Edith est ma vie... Puisque je te sauve la vie... sauve-la, elle... Aide-moi à l'arracher d'entre les griffes de ceux qui la torturent peut-être à l'heure présente... A genoux... Je te le demande à ge-

— Non !... Moi, je ne t'ai rien fait !... Je suis plus ton ami que ton ennemi... La vie pour toi... Mais la vie pour elle !

— Je ne sais rien sur elle... Jean se tordit les poignets...

— Il s'écria :
— Mais que faudrait-il donc que je fasse pour que tu parles !

— Il faudrait que tu me prouves que Li-Pou-Fang à qui j'ai toujours été fidèle a vraiment dé-

— Te le prouver ?... Jean se mit l'esprit à la torture... Comment le prouver !

Soudain une idée traversa son cerveau.

— Ecoute, dit-il... Si tu tâchais de l'introduire chez Li-Pou-Fang...

— Et puis ?

— D'interroger quelqu'un de ses gens... Tu dois bien avoir un ami parmi ceux qui te savent con-

— Non ! ne trahit Li-Pou-Fang !

— Alors, je ne sais pas, moi... Je ne sais plus... Jean se prit le front à deux mains...

Des gémissements déchirants sortirent de sa gorge étranglée par une mortelle angoisse...

— Wo-Li-Wo, soudain, appuya sa main glacée sur l'épaule de Jean qui tressaillit jusqu'au plus profond de son être...

— Attends-moi ici, dit le Chinois... et ne crains rien... J'agis loyalement avec toi... Dans cinq minutes, je suis de retour...

Wo-Li-Wo mit un doigt sur ses lèvres et disparut...

En hâte, il gagna son arrière-boutique, prit le chemin de sa cave...

Arrivé devant le fameux porte-bouteilles, il porta un index tremblant sur le ressort secret. Le casier resta immobile...

— Oh ! oh ! fit Wo-Li-Wo entre ses dents serrées, on a coupé la retraite ou plutôt on m'interdit l'entrée des souterrains...

Il insista.

Rien ne bougea...

La cause de Jean était à moitié gagnée...

Wo-Li-Wo remonta en hâte...

Comme il mettait le pied sur la dernière marche de l'escalier de la cave, il plissa ses paupières, darda son regard d'acier dans la direction d'un Chinois qui regardait à une table...

Il reconnut Pouang-Hang, l'ancien bourreau de Pékin, l'homme à tout faire de Li-Pou-Fang...

Pouang-Hang, à son tour, l'aperçut et se prit à sourire... sourire mielleux qui faisait papiller son regard de malice et de trahison joyeuse...

Wo-Li-Wo pensa :
— C'est la première fois qu'il s'installe à boire, chez moi...

Et il vint au vieux magot...

D'une voix tout miel, il questionna en faisant des salamalecs :

— Quelle heureuse idée t'a poussé à venir me rendre visite ?

— Le hasard... et puis aussi le besoin que j'avais de la voir...

— Le besoin ?

— Oui...
— Ote ton manteau ouaté...

— Non... je suis pressé... Il faut que je te parle...

— Je t'écoute...

— Pas ici...

— Alors, viens dans la salle au fond...

— N'as-tu pas un endroit plus discret encore ?

— La cave...

— C'est cela...

— Viens donc !

Pouang-Hang se leva avec effort... et brusquement ramena l'un sur l'autre les pans de son épais manteau...

Il ne fit pas ce geste assez vite...

Wo-Li-Wo venait d'apercevoir l'éclair bleuâtre projeté par le tranchant d'un sabre de supplice... lame large et courte munie d'un long manche...

Coupe-coupe terrible !

— Ah ! ah ! pensa Wo-Li-Wo... Jean Wideraki a dit vrai... Je suis condamné...

Il sentit le froid de la mort lui glacer les moelles...

Il ne laissa rien paraître du trouble qui venait de s'emparer de lui...

Avec empressement, il précéda Pouang-Hang...

Arrivé au bord de l'escalier qui menait aux caves, il dit :

— Je te montre le chemin...

— N'as-tu pas une lanterne pour m'éclairer ?

— Nous trouverons de l'électricité en bas... Viens... et donne-moi la main...

— Pouang-Hang, non sans avoir failli dix fois dégringoler sur les reins, atteignit enfin le sol de la cave...

Wo-Li-Wo donna de la lumière...

— Et maintenant, parle...

(A suivre.)

Ce qu'a consommé un poilu en deux ans de guerre



C'est au *Bulletin des Armées de la République* que nous avons emprunté les chiffres qui figurent sur ce dessin, et dans lesquels ne sont pas compris les achats effectués sur le boni des compagnies.

Ajoutons quelques particularités intéressantes, puisées à la même source.

La quantité de pain (504 kilos) consommée par un seul poilu, depuis le commencement de la guerre, représente l'emploi de 497 kilos de blé, c'est-à-dire la production intégrale d'un champ de 25 ares.

Pour son entretien vestimentaire, 75 millions de mètres de drap, soit deux fois le tour de la terre, ont été taillés en capotes, dolmans, culottes et pantalons, à raison de 4 dolmans, 4 capotes et 4 pantalons par homme.

En outre, tout soldat a reçu 4 paires de chaussures. De même que les vêtements, ces chaussures ont été fabriquées en France; mais le cuir en a été fourni par l'Amérique.

On a calculé que la nourriture, par homme, revient à 2 francs par jour, non compris la prime d'alimentation de 0 fr. 242, affectée à l'amélioration de l'ordinaire, et que l'habillement nécessite une dépense individuelle et journalière de 2 francs également, pour les troupes du front, et de 0 fr. 40 pour celles de l'arrière.